



BANQUE DES MEMOIRES

**Master d'Histoire du droit
Dirigé par Monsieur le Professeur Franck Roumy
2020**

La vision anthropologique de Madame de Staël dans De l'Allemagne

Julien Collo

**Sous la direction de Monsieur le Professeur François Saint-
Bonnet**

L'université n'entend donner ni approbation, ni improbation aux opinions contenues dans les mémoires, lesquelles doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

REMERCIEMENTS

L'écriture de ce mémoire n'aurait pas été possible sans l'appui d'un grand nombre de personnes, de la communauté universitaire ou d'ailleurs, que je souhaite remercier de tout cœur aujourd'hui.

Tout d'abord, j'aimerais exprimer une reconnaissance infinie à l'égard de mon maître de mémoire, Monsieur le Professeur François Saint-Bonnet. Au-delà de son soutien constant, de sa disponibilité et de sa grande érudition qu'il a pu m'offrir tout au long de l'année, il a toujours su me conseiller et me guider. C'est grâce à sa confiance que je peux aujourd'hui remettre ce mémoire.

Ensuite, je souhaite remercier tous les professeurs du Master II Histoire du droit que j'ai pu côtoyer et qui ont su, par leurs enseignements, guider mon parcours et former ma pensée critique. J'aimerais, également, exprimer ma gratitude envers tout le personnel du même département, pour avoir toujours été présent.

Enfin, j'aimerais remercier du fond du cœur mes grands-parents, mes parents, êtres de devoir, de dévouement et d'amour, à l'image de Germaine, sans qui je ne serais rien. Ces derniers mots sont destinés à mon « amie » qui réunit en soi toutes les qualités que Germaine aurait souhaité trouver chez un homme : l'esprit chevaleresque, le courage, l'enthousiasme, la générosité, mais aussi la sensibilité poétique.

À tous ceux qui ont participé de près ou de loin à ce cheminement, si riche d'enseignement, qu'a été pour moi l'écriture d'un mémoire, je dis un immense merci.

TABLE DES MATIERES

Introduction.....	9
Première Partie : Une vision progressiste.....	33
Chapitre I – Une approche anthropologique singulière.....	33
§ 1. – L’audace de la comparaison.....	33
§ 2. – Une interrogation sur la nature humaine.....	35
§ 3. – L’ambition de la perfectibilité.....	38
Chapitre II – Une démarche exploratoire sans équivalent.....	45
§ 1. – A la recherche de « l’immémorial ».....	45
§ 2. – La quête de l’interdépendance.....	47
§ 3. – La perspective de l’action morale.....	50
Deuxième Partie : Une vision disruptive.....	59
Chapitre I – Une approche novatrice.....	59
§ 1. – L’intériorité, une sphère nouvelle.....	60
§ 2. – Le sentiment, une autre dimension.....	64
§ 3. – L’insurrection mélancolique, la rupture	67
Chapitre II – Une démarche « sans bornes ni frein ».....	71
§ 1. – L’homme mis à nu.....	71
§ 2. – Le mal assumé.....	79
§ 3. – L’école du sacrifice.....	81
Conclusion.....	87
Bibliographie.....	89

Introduction

Pionnière en son temps, Germaine de Staël semble avoir été, dès son plus jeune âge, consciente de ce que « être Homme » signifie. En effet, nul n'a mieux saisi les turpitudes et les incertitudes du *moi*, la douleur du sujet en proie aux malentendus et aux désillusions. « J'ai toujours été la même, vive et triste. J'ai aimé Dieu, mon père et la liberté ». Par ces trois mots, Madame de Staël résume sa vie au moment où elle va la quitter. Elle évoque ainsi la mélancolie des passions qui ont meurtri son âme, tourment dont la seule consolation possible passera par l'écriture et par le besoin de se confier au papier.

« Il semble que Madame de Staël ait toujours été jeune et n'ait jamais été enfant ». Dans une formule lapidaire, Albertine Necker de Saussure, cousine de Germaine, laisse entrevoir le phénomène qu'a été la future Mademoiselle Necker. Enfant, elle était déjà habituée à fréquenter les gens de lettres et les gens du monde dans le salon de sa mère, dans lequel on la voyait l'œil vif, la concentration intense, dotée d'une intelligence précoce et de talents pour la conversation qui en faisaient une interlocutrice hors pair. Tout semblait la destiner à la gloire, au prestige, à l'éclat. Cependant, Germaine de Staël était déjà hantée par l'inquiétude d'être au monde, par l'angoisse de savoir que la vie n'est qu'illusoire. Tout au long de son existence, elle essayera de chasser cette hantise par l'écriture.

Toutefois, comme Rousseau, elle connaîtra la « célébrité des malheurs » : elle découvrira que le succès et la gloire, pourtant tant désirés, lorsqu'ils s'accompagnent d'attaques virulentes, peuvent laisser, jusqu'aux tréfonds de l'être, des blessures indélébiles¹. A une époque où les interdits sociaux sont importants, Germaine de Staël a eu plus d'audace et de courage que n'importe quel autre écrivain pour s'affirmer et devenir, par là même, l'une des grandes figures de son époque. On va surtout lui reprocher de ne pas se cantonner aux romans et à la poésie. Comment une femme pouvait-elle s'intéresser à la politique et osait-elle penser ? Cependant, passionnée, bravant les mœurs et les préjugés, la

¹ Les journaux ennemis (le *Mercur de France*, le *Journal des débats*, etc.) employaient envers elle les termes d'hermaphrodite intrigante, d'androgynie, d'être ni-homme ni-femme, de « production monstrueuse de M. Necker ».

baronne de Staël ne put s'empêcher d'écrire, outre des romans, des traités politiques et philosophiques, où elle aborda des domaines traditionnellement réservés aux hommes. Consciente d'être unique, Madame de Staël clame haut et fort qu'elle a besoin de s'exprimer. Ecrire semble être, pour elle, une fatalité. Néanmoins, même si l'écriture lui apparaît comme un don empoisonné, en 1814, elle confie :

Je ne dirai point que j'y ai du regret, car la culture des lettres m'a toujours valu plus de jouissances que de chagrins. Il faut avoir une grande véhémence d'amour-propre pour que les critiques fassent plus de peine que les éloges ne donnent de plaisir ; et d'ailleurs il y a dans le développement et le perfectionnement de son esprit une activité continuelle, un espoir toujours renaissant, que ne saurait offrir le cours ordinaire de la vie².

Par-delà les critiques subies, c'est surtout la conception que Germaine de Staël se fait de l'écrivain qui lui vaut tant de haine. A ses yeux, il ne doit pas seulement être le poète, le romancier, le dramaturge, mais également l'auteur d'écrits philosophiques et politiques. Cette vision est antinomique de celle de Napoléon qui considère les gens de lettres comme des instruments au service de son pouvoir. Or, Madame de Staël lui assigne la mission de juger la société et les gouvernements. Selon elle,

La seule puissance littéraire qui fasse trembler toutes les autorités injustes, c'est l'éloquence généreuse, c'est la philosophie indépendante, qui juge au tribunal de la pensée toutes les institutions et toutes les opinions humaines³.

Elle adoptera cette position, dès sa jeunesse, dans ses *Lettres sur le caractère et les ouvrages de J.-J. Rousseau*. Avant-gardiste, brisant les codes de son époque, elle y pose les bases d'un « système critique » nouveau et inédit fondé sur la sympathie :

Il ne s'agit plus de juger d'après des principes extérieurs à l'œuvre et qui lui semblent d'ores et déjà dépassés, mais de la comprendre de l'intérieur et de

² Germaine DE STAËL, *Oeuvres de jeunesse*, éd. Simone BALAYÉ et John ISBELL, Paris, Desjonquères, 1997, p. 39.

³ Germaine DE STAËL, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* [2^e édition], éd. Gérard GENGEMBRE et Jean GOLDZINK, Paris, Flammarion, 1991, p. 81.

trouver en soi les raisons de l'admiration qu'on éprouve. Il n'y a plus de code imposé du dehors, mais un double mouvement d'identification et de distanciation qui relie le lecteur à sa lecture⁴.

Ce rapport entre philosophie et société traduit une vision à laquelle la baronne de Staël restera fidèle jusqu'au soir de sa vie. Cependant, ses ouvrages touchent une autre partie de nous-même : ce qu'il y a de plus intime. Habitée et guidée par l'esprit des Lumières, elle n'en demeure pas moins une femme pour qui cœur et raison, sentiment et âme, sont érigés en principes de vie. Sa plume déploie une telle passion pour l'enthousiasme, une telle ivresse pour le dévouement, qu'elle fait redécouvrir l'Homme aux hommes. Deux ouvrages du *corpus* staëlien l'illustrent pleinement. D'une part, *De l'influence des passions* qui, au-delà de dresser une simple dichotomie des passions, est une véritable introspection sur les intempérances du cœur et les turpitudes du *moi*⁵. D'autre part, *De l'Allemagne* qui expose une pensée nouvelle où sentiments et enthousiasme sont sans cesse exaltés.

Cette œuvre évoque et analyse la découverte émerveillée d'une littérature et d'une pensée qui n'est pas sans rappeler les élans poétiques et l'éloquence lyrique de son roman, *Corinne ou l'Italie*. Si certains ont pu voir dans *De l'Allemagne* un livre qui n'était « pas français », la baronne de Staël livre sa vision personnelle : « Elle parle de ce dont elle veut parler et ignore ce qui ne l'intéresse pas. Et ce qui l'intéresse, c'est d'opposer l'Allemagne, patrie de l'enthousiasme (l'imagination, le sentiment, la ferveur), et la France, qui s'est faite championne de la raison et de la civilité »⁶. Au-delà d'une simple initiation à la culture allemande, *De l'Allemagne* est une invitation à la perfectibilité. Elle exhorte les Français à renouveler leurs modèles, à surpasser les bornes trop strictes du classicisme et à renouer avec les sources de la sensibilité. Elle vante également les traits distinctifs des Allemands (travail,

⁴ Roger FRANCILLON, éd. *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Editions Zoé, 2015, p. 307.

⁵ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, dans *Madame de Staël, La passion de la liberté*, éd. Laurent THEIS, Paris, Robert Laffont, 2017, p. 10 : « Les passions, cette force impulsive qui entraîne l'homme indépendamment de sa volonté, voilà le véritable obstacle au bonheur individuel et politique ».

⁶ Michel WINOCK, *Madame de Staël*, Paris, Pluriel, 2017, p. 455.

réflexion, etc.), leur âme poétique, le fait que l'amour y soit sacré⁷. Son livre incite au partage des cultures, des savoirs. Elle appelle la France à s'inspirer de ses voisins pour retrouver l'ardeur, la passion, la sensibilité, montrant ainsi que le cœur et la raison, loin de s'exclure, se mêlent et se conjuguent.

Pouvait-on rien comparer à Germaine de Staël⁸ ? « Les lois, les règles communes pouvaient-elles s'appliquer à une personne qui réunissait en elle tant de qualités diverses, dont le génie et la sensibilité étaient le lien »⁹ ? Pourtant, ce n'est pas son génie naturel qui fait de cet être une femme extraordinaire, mais son discernement du vrai, du réel, de ce qui se cache au fond des cœurs. Alors, « comment peut-on être Madame de Staël »¹⁰ ? Tout simplement, on ne le peut pas.

*

Malgré la célébrité que la baronne de Staël a pu avoir de son vivant, son œuvre n'a pas eu la postérité qu'elle méritait. Les partisans de Napoléon voyaient en elle un adversaire à réduire au silence, et la misogynie et la xénophobie ont retiré à Madame de Staël l'éclat dont elle avait joui vivante. Selon Jean-Claude Bonnet,

De tout temps la gloire avait été, à quelques exceptions près, réservée aux hommes illustres. En plein XVIII^e siècle, Diderot s'accordait avec Falconet pour dire que les femmes ne laissent rien en général à la postérité et que leur disparition est presque toujours complète. A cela Madame de Staël s'est efforcée de donner un perpétuel démenti, en se plaçant elle-même dans le

⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne* (1814), t. I, première partie, « De l'Allemagne et des mœurs des allemands », chap. IV, « De l'influence de l'esprit de chevalerie », Paris, Flammarion, 2019, p. 73 : « La poésie, les beaux-arts, la philosophie même, et la religion, ont fait de ce sentiment un culte terrestre qui répand un noble charme sur la vie ».

⁸ Germaine DE STAËL, *Corinne ou l'Italie*, éd. Simone BALAYÉ, Paris, Flammarion, 2018, p. 166 : « [...] mais pouvait-on rien comparer à Corinne ? ».

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ Simone BALAYÉ, « Comment peut-on être Madame de Staël ? Une femme dans l'institution littéraire », *Romantisme*, n°77, 1992.

Panthéon comme femme illustre. Cette volonté s'affirme particulièrement dans son obsession de la trace et de l'inscription¹¹.

Même si Germaine de Staël compte parmi les grands écrivains de son époque, et que le public, nombreux autrefois, a lu au fur et à mesure de leur publication ses œuvres romanesques, critiques et politiques, elle est entrée progressivement dans l'ombre. Pourtant, malgré une courte vie¹², elle a fait trembler Napoléon, a fréquenté l'Europe des têtes couronnées (Bernadotte, Alexandre 1^{er}), a multiplié les amants, tissé des liens entre deux siècles et, faute d'avoir pu peser dans les événements de son époque, ouvert à la littérature des champs nouveaux. Ce constat révèle l'injustice faite à Madame de Staël. Une question se pose alors : « Comment interpréter une telle ingratitude de la postérité »¹³ ?

Tout au long de sa vie, la baronne de Staël sera précédée par un lourd préjugé : on la dit excessive, passionnée, du côté de l'outrance ; aucun chapitre de sa vie n'échappe à l'intensité du bruit ni au flot des paroles. Pour reprendre les mots de Stéphanie Genand,

S'il fallait résumer d'un adverbe le mythe staëlien, ce serait trop. Trop de mots, d'amants, de scandales, d'audace, de provocations et d'éclats. Cette exubérance n'épuise pas [...] les forces d'une personnalité qui consume d'autant plus frénétiquement l'existence qu'elle la sait fugitive et préfère une vie intense et brève au spectre de l'ennui¹⁴.

Cependant, jusqu'au soir de sa vie, elle cherchera à conjurer la passion, essaiera de la contenir et s'efforcera d'en montrer les dangers. Il ne faut pas oublier qu'elle se battra ardemment pour défendre ses idées politiques. Passion ne rime pas nécessairement avec excès ; en revanche, pour Madame de Staël, passion rime avec authenticité. Elle le dira elle-même : « Je ne sais dire que ce que je pense ».

Néanmoins, plusieurs auteurs ont contribué à remettre Madame de Staël sur le devant de la scène. D'une part, de grands auteurs comme Sainte-

¹¹ Jean-Claude BONNET, *Le musée staëlien, Littérature*, n°42, 1981, p. 10.

¹² Elle meurt à 51 ans en 1817.

¹³ Michel WINOCK, *Madame de Staël, op. cit.*, p. 12.

¹⁴ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, Genève, DROZ, 2017, p. 10.

Beuve ont salué, dans ses *Portraits de femmes*, son « génie »¹⁵. Lady Blennerhassett, d'origine allemande, publie en 1887 la première grande biographie sur Germaine de Staël. Mais c'est surtout à la comtesse Jean de Pange que l'on doit le renouveau des études staéliennes. D'autre part, les études sérieuses à son sujet se sont multipliées depuis 1966 – on en dénombre 12 de 1953 à 1965, puis près de 100 de 1966 à 1979.

Grâce aux efforts fournis ces dernières années, et à la vaste mosaïque que constitue le *corpus* staëlien, cette étude mobilise principalement deux types de source. Tout d'abord, les différents ouvrages de Madame de Staël car, si le sujet du mémoire porte effectivement sur *De l'Allemagne*, sa vision anthropologique ne peut être appréhendée qu'à l'aune de l'ensemble de son œuvre. Ainsi, même si ses écrits s'étendent de 1788 à 1816 – voire au-delà avec ses ouvrages posthumes –, il existe entre eux un fil d'Ariane, signe de la fidélité de Germaine de Staël à sa pensée. A cet égard, il convient de citer les écrits antérieurs à *De l'Allemagne* qui ont contribué à forger sa vision (notamment, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796), *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France* (1798), *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800)), ses romans *Delphine* et *Corinne ou l'Italie*, sans omettre ses publications posthumes (*Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* (1818) et *Dix années d'exil* (1820)). Ce mémoire s'appuie également sur différentes études critiques qui ont concouru à la redécouverte de la pensée staëlienne. A ce titre, on peut mentionner les travaux de Simone Balayé (ses nombreux articles et son livre *Lumières et liberté*), la biographie de Michel Winock (*Madame de Staël*), et les écrits de Stéphanie Genand, plus particulièrement *La chambre noire* qui offre une approche inédite du *corpus* staëlien.

**

¹⁵ SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes*, éd. Gérard ANTOINE, Folio Classique, 2012, p. 127 : « [...] ce qui la distingue, comme la plupart des génies, et plus éminemment qu'aucun autre, c'est l'universalité d'intelligence, le besoin de renouvellement, la capacité des affections. [...] elle soutient la cause de la philosophie, de la perfectibilité, de la république modérée et libre ».

Il reste encore beaucoup à découvrir sur Madame de Staël dont la réputation a longtemps été éclipsée par celle de Benjamin Constant. En effet, si l'on a souvent retenu le nom de ce dernier comme l'un des piliers du libéralisme, on peut dire, à juste titre, que la rencontre de ces deux esprits flamboyants marque leur postérité et détermine le cours d'une vie consacrée à la passion, celle de la liberté sous toutes ses formes. Il en est ainsi de Benjamin Constant et de Germaine de Staël. « J'ai trouvé ici ce soir un homme de beaucoup d'esprit qui s'appelle Benjamin Constant », note-t-elle le 19 septembre 1794 à Lausanne. « Je rencontrai la personne la plus célèbre de notre siècle, par ses écrits et par sa conversation. Je n'avais rien vu de pareil au monde. J'en devins passionnément amoureux », écrit-il¹⁶. Leur sort, orageux, tumultueux sur le plan sentimental mais d'une fécondité intellectuelle sans égal, était scellé. Pour Constant, cet instant « décida de sa vie ».

Nimbée de mystère, la baronne de Staël est souvent dépeinte comme une femme de passion et d'excès. Son monde est un prélude aux premières incursions sur un territoire exaltant et déroutant à la lisière du visible et de l'invisible. « On éprouve quelque chose du plaisir des rêves, les limites s'effacent, l'extraordinaire paraît possible, et les bornes ou les chaînes de ce qui est, et de ce qui sera, s'éloignent ou se soulèvent à vos yeux »¹⁷, écrit-elle dans *De l'influence des passions*. Germaine de Staël magnifie la transition entre la vie réelle et la vie imaginaire – « l'histoire de chacun est à quelques modifications près, un roman assez semblable à ceux qu'on imprime, et les souvenirs personnels tiennent souvent à cet égard lieu d'invention »¹⁸. Il y a là un fil conducteur, sous la plume de Staël, qui semble attester en nous-mêmes l'existence d'une double nature, d'une logique intrinsèque partagée, « selon que nous plaçons la

¹⁶ *Cécile*, récit écrit par Constant à la première personne, en partie inspiré de sa vie.

¹⁷ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 66.

¹⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne* (1814), t. II, seconde partie, « La littérature et les arts », chap. XXVIII, « Des romans », Paris, Flammarion, 2019, p. 41.

force en nous-mêmes ou au dehors de nous, nous sommes les fils du ciel ou les esclaves de la terre »¹⁹.

Germaine de Staël n'ignore pas la « réalité des choses humaines »²⁰. Armée d'une résistance sans faille, elle n'a de cesse que de faire reculer les bornes de sa destinée en faisant des exils, imposés par le joug de l'Empire, des opportunités littéraires avec une indépendance d'esprit indéniable. Madame de Staël s'affirme ainsi en tant que femme et en tant qu'écrivain. Aurait-elle toutefois été la même sans cette expérience douloureuse et intime qui se mue en quelque sorte en programme universel, rappelant constamment à l'homme qu'il existe en lui-même dans son sentiment et dans sa volonté ? Elle le raconte dans *Dix années d'exil* et justifie son approche :

Ce n'est point pour occuper le public de moi que j'ai résolu de raconter les circonstances de dix années d'exil. Les malheurs que j'ai éprouvés, avec quelque amertume que je les ai sentis, sont si peu de chose au milieu des désastres publics dont nous sommes témoins qu'on aurait honte de parler de soi si les événements qui nous concernent n'étaient pas liés à la grande cause de l'humanité menacée²¹.

En se référant au vers anglais de Southey²², elle souligne : « *Et ceux qui souffrent bravement sauvent l'espèce humaine* »²³. Napoléon la persécute avec une certaine intensité, comme le montre l'histoire éditoriale de *De l'Allemagne*. Un certain *continuum* s'est installé, les germes sont d'ailleurs bien antérieurs et expliquent la situation. Elle en témoigne dans les toutes premières pages de *Dix années d'exil*, en forme d'exécutoire : « L'empereur Napoléon, écrit-elle, m'a persécutée avec un soin

¹⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, « La philosophie et la morale », chap. II, « De la philosophie anglaise », *op. cit.*, p. 94.

²⁰ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 58.

²¹ Germaine DE STAËL, *Dix années d'exil*, dans *Madame de Staël, La passion de la liberté*, éd. Laurent THEIS, Paris, Robert Laffont, 2017, p. 813.

²² Robert Southey (1774-1843), poète lauréat, est un écrivain romantique anglais, notamment connu pour sa poésie.

²³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, préface, *op. cit.*, p. 42.

minutieux, avec une activité toujours croissante, avec une rudesse inflexible »²⁴.

Depuis 1803, Germaine de Staël a été chassée de Paris, éloignée à plus de quarante lieues, en raison notamment de la publication (en décembre 1802) de son roman *Delphine* qui a provoqué la colère du Premier consul. Il est vrai que sous couvert d'une fiction, elle s'adresse dans la préface à « la France silencieuse mais éclairée, à l'avenir plutôt qu'au présent ». Est-ce de la provocation ou de la fausse ingénuité ? Il s'agit là encore, semble-t-il, d'une occasion supplémentaire, dans la droite ligne de *De la littérature*²⁵, de confirmer qu'elle conçoit la littérature comme une arme. Astreint à nulle dépendance, ce qui rend ses livres nécessaires, l'écrivain se doit coûte que coûte d'énoncer ce qu'il croit bon et vrai en refusant de se plier aux *diktats* du pouvoir et aux « vieux préjugés »²⁶ afin d'éclairer la société. Pour autant, elle se confie à son ami Claude Hoche²⁷, le 1^{er} octobre 1800 :

Je continue mon roman. [...] Il n'y aura pas un mot de politique, quoi qu'il se passe dans les dernières années de la Révolution. Que dira-t-on de cette abstinence ? [...] il faut se taire dès que l'on ne sent plus en soi l'exaltation, et la mienne est finie sur toutes ces idées-là.

Peut-on la croire ? Si l'intention est affichée, le résultat est tout autre. Elle écrit à Dupont de Nemours en 1802 : « Maintenant la position est simple : je ne me mêle de rien, je n'écirai sur rien, mais jamais mon cœur et mon esprit n'ont été plus pénétrés et plus convaincus de l'amour de la liberté ». Se taire résonne en fait comme une volonté avortée, sous la plume de Madame de Staël. Comment pourrait-elle quitter l'espace du débat public au moment où Bonaparte exclut²⁸ Benjamin Constant du Tribunal (24 janvier 1802), où elle encourage Camille Jordan à publier le *Vrai sens du vote national sur le Consulat à vie* (juillet 1802), où M. Necker

²⁴ Germaine DE STAËL, *Dix années d'exil*, op. cit., p. 813.

²⁵ Ouvrage publié en avril 1800 ; suivi d'une deuxième édition dès octobre. Il est à noter que, durant cette période, Germaine de Staël étudie alors l'allemand.

²⁶ Germaine DE STAËL, *De la littérature*, op. cit., p. 78.

²⁷ Membre du Groupe de Coppet.

²⁸ Le 5 janvier 1800, Constant a prononcé un discours qui provoque la fureur du Premier Consul.

publie les *Dernières vues de politique et de finances*, ouvrages qualifiés par l'Empereur de pernicieux envers le nouveau pouvoir politique ? Dans ce contexte, comment penser la vie de Germaine séparément de l'Histoire, complètement dépolitisée ? Napoléon montre d'ailleurs qu'il n'est pas dupe, il déclare en lisant *Delphine* : « C'est [...] du désordre d'esprit. Je ne peux pas souffrir cette femme-là ».

Madame de Staël convertit la sanction de l'exil en une opportunité de voyage. En octobre 1803, elle part en compagnie de Constant pour l'Allemagne, où elle va rester jusqu'à la mort de son père (avril 1804). Du 26 octobre au 8 novembre, elle séjourne à Metz où elle rencontre Charles de Villers²⁹, « l'un des hommes les plus aimables et les plus spirituels que puisse produire la France combinée avec l'Allemagne »³⁰. Elle a alors l'idée d'écrire des *Lettres sur l'Allemagne*, premier titre de l'ouvrage. Puisant dans le voyage des ressources nouvelles, elle l'annonce à son père le 2 février 1804 alors qu'elle se trouve à Weimar : « J'ai un projet de livre sur l'Allemagne qui aura, je crois de l'intérêt, je le grossis tous les jours de notes ». Elle y travaille à l'été 1807 qu'elle passe dans son refuge de Coppet et à Ouchy. Le 8 juillet 1808, elle se confie au prince de Ligne en ces termes : « J'ai déjà fait coudre un cahier pour mes lettres sur l'Allemagne et j'ai écrit dix lignes que je relis avec une sorte de peur ». Que voulait-elle dire ? Sa pensée libre se dégageait-elle au point de l'effrayer puissamment ? Etait-ce un ressenti prémonitoire ou un éclair de lucidité ?

Dans l'année 1810, Germaine de Staël, qui achève la rédaction de *De l'Allemagne*, est installée dans le château de Chaumont-sur-Loire, mais le retour prématuré du propriétaire l'oblige à rejoindre Fossé, près de Blois. Elle y apprend l'interdiction de son livre dans des circonstances assez rocambolesques. Elle en fera le récit dans *Dix années d'exil*³¹:

²⁹ Grâce à Jacobi, Madame de Staël entretenait déjà une correspondance avec ce connaisseur de la pensée et de la littérature allemandes, l'un des premiers comparatistes, qui contribua à faire connaître en France la philosophie de Kant. Il préfaça l'édition de 1814 de *De l'Allemagne*.

³⁰ Germaine DE STAËL, *Dix années d'exil*, op. cit., p. 889.

³¹ Germaine de Staël commence la rédaction de *Dix années d'exil* en mai 1811 ; il ne sera pourtant publié qu'en 1820, à titre posthume.

Le 23 septembre, je corrigeai la dernière épreuve de mon livre ; après six années de travail [...] ; j'attachais un grand prix à ce livre que je croyais propre à faire connaître des idées nouvelles à la France. Munie d'une lettre de mon libraire, qui m'assurait que la censure avait autorisé la publication de mon livre, je crus n'avoir rien à craindre et je partis pour la terre de M. Mathieu de Montmorency. [...] nous repartîmes le lendemain, et dans ces plaines du Vendômois, [...] nous nous perdîmes complètement. [...] Le lendemain matin, on m'apporta un billet de mon fils qui me pressait de revenir chez moi parce que mon livre éprouvait de nouvelles difficultés à la censure [...] je compris alors qu'on me faisait un mystère de quelques nouvelles persécutions et M. de Montmorency que j'interrogeai, m'apprit que le général Savary³², autrement dit le duc de Rovigo, avait envoyé ses soldats de police pour mettre en pièces les dix mille exemplaires qu'on avait tirés de mon livre et que j'avais reçu l'ordre de quitter la France sous trois jours³³.

Il est vrai que la censure impériale, rétablie depuis un décret du 5 février 1810, s'est vue renforcée par la création de la direction générale de l'Imprimerie et de la Librairie du ministère de l'Intérieur³⁴. De surcroît, au sein du ministère de la Police, un « bureau spécial » déjà existant empêche l'impression de livres non autorisés ou réputés indésirables. Nul doute que Madame de Staël faisait partie des écrivains traqués et hautement surveillés. Si les deux premiers volumes de *De l'Allemagne*, déjà imprimés, n'ont pas été censurés, les épreuves du troisième volume soumises également aux censeurs sont en cours d'impression. L'ensemble des exemplaires imprimés et des épreuves est saisi ; le ministre de la Police Savary ordonne de pilonner le 3 octobre 1810 (il le sera le 14-15 octobre). Condamnée à l'exil, et en partance pour Coppet le 6 octobre, Madame de Staël réussit à emporter des jeux d'épreuves et le troisième manuscrit. En mai 1811, Schlegel³⁵ met un jeu d'épreuves de *De l'Allemagne* en sûreté à Vienne. Il faut attendre juillet

³² Il remplace Fouché renvoyé le 3 juin 1810, considéré comme trop indulgent envers Madame de Staël.

³³ Germaine DE STAËL, *Dix années d'exil, op. cit.*, p. 918.

³⁴ Portalis en est le directeur.

³⁵ « J'ai rencontré ici (Berlin) un homme qui, en littérature, a plus de connaissance et d'esprit que personne à moi connu ; c'est Schlegel [...]. Je fais ce que je peux pour l'engager à venir avec moi », écrit-elle à son père le 23 mars 1803. *De l'Allemagne* lui devra beaucoup. Il fut d'ailleurs le précepteur des enfants de Madame de Staël.

1813 pour la publication du livre à Londres, où elle séjourne depuis le mois de juin. Le livre paraîtra en France en 1814, après la chute de Napoléon, sans avoir été modifié depuis 1810 : Germaine de Staël le justifiait en déclarant « je n'ai pas cru devoir y rien changer »³⁶.

Pour expliquer l'interdiction de son livre, Madame de Staël pointe le climat politique répressif de 1802 marqué par le recul de la « liberté de la presse » et soutenu par une administration tatillonne à la main d'un « pouvoir absolu ». Elle le raconte dans la Préface de l'édition de *De l'Allemagne* rédigée à Londres le 1^{er} octobre 1813 :

[...] peu de jours après l'envoi de mon manuscrit, il parut un décret sur la liberté de la presse d'une nature très singulière ; il y était dit « Qu'aucun ouvrage ne pourrait être imprimé sans avoir été examiné par des censeurs. » - Soit. - On était accoutumé en France sous l'ancien régime à se soumettre à la censure ; l'esprit public marchait alors dans le sens de la liberté, et rendait une telle gêne peu redoutable³⁷.

Elle ajoute :

[...] mais un petit article à la fin du nouveau règlement [...] disait que [...] lorsque les censeurs auraient examiné un ouvrage et permis sa publication, [...] le ministre de la police aurait alors le droit de le supprimer tout entier s'il le jugeait convenable³⁸.

Elle prendra en quelque sorte sa revanche sur le sort en diffusant dans l'édition anglaise de *De l'Allemagne* la lettre de Savary lui signifiant, le 3 octobre 1810, l'interdiction de son livre et son exil en des termes peu « gracieux » et nettement offensants : « Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez ». Il ne faut pas

³⁶ Simone Balayé apporte un éclairage sur ce point : « [...] c'est seulement dans une note, demandée par Schlegel, que Madame de Staël saluera la mutation brusque de l'Allemagne vaincue en pays militaire combattant pour sa liberté ; on comprend aisément qu'elle ne pouvait dire davantage, peinée comme elle l'était par la défaite française et la présence des étrangers sur le sol français », dans Simone BALAYÉ, *Lumières et liberté*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 197.

³⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, préface, *op. cit.*, p. 37.

³⁸ *Ibidem*.

s'y tromper. Par son ministre de la Police, Napoléon accuse Madame de Staël d'avoir abaissé la France. Et il ajoute : « Votre dernier ouvrage n'est point français ». Née à Paris, considérant la France comme son pays, Germaine a dû être profondément blessée, elle qui déclarait avec lyrisme et émotion son indéfectible attachement : « La France est nécessaire à mon bonheur, sans cette triste dépendance, je serais une autre »³⁹. Dans la Préface londonienne de l'édition de *De l'Allemagne*, elle s'insurge en tant que « fille d'un homme qui a servi la France avec tant de foi, qu'on la bannit à jamais, du lieu de sa naissance, sans qu'il lui soit permis de réclamer d'aucune manière contre une peine réputée la plus cruelle (l'exil) après la condamnation à mort ! »⁴⁰. Plus tard, elle apportera un éclairage intéressant :

Bonaparte voulait que je le louasse dans mes écrits, non assurément qu'un éloge de plus eût été remarqué dans la fumée d'encens dont on l'entourait ; mais comme j'étais positivement le seul écrivain connu parmi les Français qui eût publié des livres sous son règne sans faire mention en rien de sa gigantesque existence, cela l'importunait, et il finit par supprimer mon ouvrage sur l'Allemagne avec une incroyable fureur⁴¹.

Elle prend ici le contrepied des propos de Savary : « Il ne faut pas rechercher la cause de l'ordre que je vous ai signifié dans le silence que vous avez gardé à l'égard de l'Empereur [...], ce serait une erreur, il ne pouvait pas y trouver de place qui fût digne de lui »⁴².

Au fond, en tentant de démêler l'écheveau très complexe de la situation – ce qui n'est pas forcément aisé face aux rancœurs tenaces et exacerbées entre les protagonistes –, il est permis de s'interroger. Germaine de Staël pensait-elle réellement que *De l'Allemagne* pouvait plaire au pouvoir ou a-t-elle fait preuve d'un manque de discernement ? L'appréciation que l'on peut en avoir est sans nul doute nuancée, néanmoins ses propos en 1813 nous éclairent :

³⁹ Lettre du 10 mai 1803 adressée par Madame de Staël à Claude Hoche.

⁴⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, préface, *op. cit.*, p. 40.

⁴¹ Germaine DE STAËL, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, dans *Madame de Staël, La passion de la liberté*, éd. Laurent THEIS, Paris, Robert Laffont, 2017, p. 600.

⁴² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, préface, *op. cit.*, p. 39.

En 1810 je donnai le manuscrit de cet ouvrage sur l'Allemagne au libraire qui avait imprimé *Corinne*. Comme j'y manifestais les mêmes opinions et que j'y gardais le même silence sur le gouvernement actuel des Français que dans mes écrits précédents, je me flattai qu'il me serait aussi permis de le publier⁴³.

En mai 1810, se confiant à Camille Jordan, elle identifie déjà une opinion « contre ce qui vient de l'Allemand », mais c'est surtout son aveu assumé de silence réitéré qui est la preuve tangible d'une audace intolérable en pleine époque napoléonienne. Dans son souci d'imposer l'obéissance par une autorité despotique, synonyme de servitude pour Germaine de Staël, comment l'Empereur pouvait-il accepter que cette femme lui nuise ouvertement au point de n'évoquer ni son nom ni sa gloire ? De plus, se référer à *Corinne ou l'Italie* (publié le 1^{er} mai 1807), alors que ce roman a déclenché l'ire de Napoléon, revient à revendiquer le choix de l'Italie sans les Français (avant sa conquête), à nier la puissance et le rayonnement du général conquérant et à faire l'éloge de l'Angleterre (après sa victoire à Trafalgar). C'est du moins la lecture politique qu'a dû en faire Napoléon, et qu'il fera de *De l'Allemagne*. Méfiant envers les idées de Madame de Staël qu'il juge subversives, il ne tolère pas son opposition tant politique (notamment en faveur d'institutions sages et libres sur le modèle anglais) qu'idéologique (en particulier son anticonformisme à l'opposé de l'uniformisation voulue) qu'elle distille savamment dans ces écrits avec une ingéniosité certaine, voire une cruelle finesse. L'Empereur ne peut qu'en être agacé. *De l'Allemagne* offre une preuve évidente qu'elle partage les positions d'écrivains allemands « qui répandent partout les principes d'une indépendance fanatique et d'une haine farouche contre les institutions monarchiques et les devoirs de la société » et cultive des liens avec les « chefs de cette faction politique et philosophique dont l'influence est très étendue et ne dissimule presque plus ses projets d'attaque »⁴⁴.

Madame de Staël sait que la pensée est étroitement surveillée, d'autant qu'elle en paye le prix fort tout en ne renonçant à rien. Sa nature, son

⁴³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, préface, *op. cit.*, p. 37.

⁴⁴ Dans son ouvrage *Lumières et liberté*, Simone Balayé évoque les bulletins de police dans lesquels le nom de Germaine de Staël apparaît associé aux écrivains allemands qu'elle louait dans son livre, ce qui montre dans quel climat s'était déroulée l'interdiction de *De l'Allemagne*.

éducation, sa position dans la société, son désintéressement aident à la fabrique d'un esprit libre. *De l'Allemagne* n'est pas n'importe quel livre dans l'œuvre staëlienne : le fruit d'une expérience de vie et d'une réflexion forgée grâce à une vision plurielle du monde qu'elle a la chance d'appréhender jeune. Très tôt, l'esprit de salon (celui de sa mère) lui devient familier. C'est un lieu d'apprentissage des débats et du dialogue affirmés comme valeur suprême dont il restera des traces indélébiles. On y cultive l'éloquence, l'expression et surtout la liberté de pensée. Elle y rencontre Grimm, Fichte, Jacobi. Le monde intellectuel allemand s'ouvrira plus tard à elle. Y contribuent Benjamin Constant (il parle allemand ayant étudié à l'université d'Erlangen et vécu à Brunswick), Wilhelm von Humboldt (envoyé de Prusse en France, il est son premier professeur d'allemand) et Charles de Villers (il l'initie à la philosophie kantienne). Dès 1802, elle écrit à ce dernier : « Je crois avec vous que l'esprit humain qui semble voyager d'un pays à l'autre est en ce moment en Allemagne. J'étudie l'allemand avec soin, sûre que c'est là seulement que je trouverai des pensées nouvelles et des sentiments profonds ». Certes la marque de son intérêt est évidente mais paradoxalement la France napoléonienne, dans laquelle on ne peut s'exprimer que pour louer le pouvoir, la poussera à se rendre en Allemagne.

Pour autant, *De l'Allemagne* n'est pas un livre de revanche. Loin des combinaisons de l'intérêt personnel et du calcul individuel fondées sur la médiocrité et la vanité démesurées (Germaine de Staël célèbre celles de l'esprit qui est dans l'expérience et le sentiment), il veut inspirer une impulsion nouvelle et un grand sentiment d'élévation. Sa portée est plus ambitieuse, sa tribune plus large. Son contenu à forte connotation idéologique, l'espace de parole public considérable occupé, la liberté de ton au service de la pensée « agrandie », telles sont les clés du problème que Napoléon détecte bien avant *De l'Allemagne*. Consciente de la force des idées, Germaine de Staël écrit déjà dans *De la littérature* :

Des institutions nouvelles doivent former un esprit nouveau dans les pays qu'on veut rendre libre. Mais comment pouvez-vous rien fonder dans l'opinion, sans le secours des écrivains distingués ? Il faut faire naître le désir au lieu de commander l'obéissance ; et lors même qu'avec raison le gouvernement souhaite que telles institutions soient établies, il doit ménager assez l'opinion publique, pour avoir l'air d'accorder ce qu'il désire. Il n'y a que

des écrits bien faits qui puissent à la longue diriger et modifier de certaines habitudes nationales⁴⁵.

Il y a bien là un *continuum* dans la réflexion staëlienne qui trouve son expression la plus haute dans *De l'Allemagne*.

Cette grande œuvre lui permet à la fois de conforter ses propres thèses et d'innover – elle invite notamment à repenser la formation des idées dans l'esprit humain pour favoriser le développement de la manière de voir de chacun, tout en laissant parler son cœur. Elle laisse transparaître une prise de conscience critique tant vis-à-vis de l'Allemagne, qui échappe à une peinture idyllique, que de la France malheureusement embourbée dans l'immobilisme et la « stérilité »⁴⁶, signes d'une pensée stationnaire. Elle promeut enfin et surtout son idéal de « république des lettres »⁴⁷, qui désigne un espace immatériel qui transcende les entités territoriales et réunit les lettrés européens. C'est justement là que Coppet (« cour de reine en exil », selon la belle expression de Simone Balayé) constitue un danger, car il offre un lieu d'expression « sans bornes à la carrière de la pensée ».

En réunissant autour de Germaine de Staël, ce qui compte d'intelligences, de cultures, de courants, de valeurs propres à chacun, de partage et d'émulation, d'ouverture sur l'avenir, ce réseau d'excellence symbolise la diversité et la différence à l'opposé de l'uniformisation totale et de l'étroitesse (la « sécheresse » pour Germaine) de l'esprit. La marche du monde intellectuel européen est là présente en germe, alors que l'esprit militaire domine puisque Napoléon a multiplié les guerres territoriales. Face à l'anachronisme de l'esprit de conquête à l'heure du libéralisme naissant, le cercle iconoclaste du Groupe de Coppet incarne la force collective de la pluralité des nationalités qui trouve une traduction originale dans *De l'Allemagne*. Germaine de Staël l'illustre avec une certaine finesse d'analyse :

⁴⁵ Germaine DE STAËL, *De la littérature, op. cit.*, p. 77-78.

⁴⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, observations générales, *op. cit.*, p. 48.

⁴⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. XIII, « De l'Allemagne du Nord », *op. cit.*, p. 118.

Les nations doivent se servir de guides les unes aux autres, et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter. Il y a quelque chose de très singulier dans la différence d'un peuple à l'autre : le climat, l'aspect de la nature, la langue, le gouvernement, enfin surtout les événements de l'histoire [...] contribuent à ces diversités⁴⁸.

L'échange intellectuel favorisé par le voyage culturel, exploration à la fois de l'autre et de soi, voilà le maître mot de cette conviction pleine de l'ouverture à des horizons divers qui permet de « se transporter dans la nationalité de ce peuple » et partager les richesses apportées par chacun au bénéfice de tous.

Or, la conception napoléonienne sur l'Europe de son temps ne va pas de pair avec la configuration cosmopolite qu'en a le Groupe de Coppet, lequel pointe le danger que représenterait une confiance sans limite dans la gloire militaire. Madame de Staël le souligne déjà dans *De la littérature* : « Si le pouvoir militaire dominait seul dans un Etat, [...], il ferait rétrograder les lumières, à quelques degrés d'influence qu'elles fussent parvenues ; il s'associerait quelques vils talents, chargés de commenter la force... »⁴⁹. L'Europe des empires et des penchants absolutistes s'oppose ainsi à l'Europe des esprits et des idées. Cette confrontation est en fait celle de deux milieux antinomiques, l'un, libéral, porté par les élites intellectuelles dans une logique de conviction, l'autre, dominateur, de type autoritaire et militaire, pesant sur le rêve de Germaine de Staël d'une société fondée sur l'ouverture à l'altérité, le pluralisme et la diversité culturelle dans un ensemble en paix. Dans cette perspective, Madame de Staël écrit *De l'Allemagne*, modèle affirmé de cosmopolitisme engagé désireux d'agir et de rayonner sur le monde. Napoléon aura une formule sur Coppet : « Sa demeure à Coppet était devenue un véritable arsenal contre moi ; on venait s'y faire armer chevalier ; elle s'occupait à me susciter des ennemis, et me combattait elle-même »⁵⁰. S'insurgeant contre la politique liberticide et hégémonique menée, Germaine répondra dans *Dix années d'exil* : « Je passais donc ma

⁴⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, deuxième partie, chap. XXXI, « Des richesses littéraires de l'Allemagne et de ses critiques les plus renommées, A. W. et F. Schlegel », *op. cit.*, p. 75.

⁴⁹ Germaine DE STAËL, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 327.

⁵⁰ Comte DE LAS CASES, *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, éd. Gérard WALTER, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1956, p. 204.

vie à étudier la carte de l'Europe pour m'enfuir, comme Napoléon l'étudie pour s'en rendre maître ; le fantôme de la tyrannie me suivait partout ». L'esprit contre l'épée combat « cette entreprise de la monarchie universelle, le plus grand fléau dont l'espèce humaine puisse être menacée et la cause assurée de la guerre éternelle »⁵¹.

De l'Allemagne n'est pas un livre anodin, c'est le changement politique et culturel de l'Europe au tournant des années 1800 qui est au cœur de la réflexion. A son époque, la démarche de Madame de Staël est non seulement unique mais risquée. Elle souhaite ardemment susciter une forme de synergie, d'échanges et de complémentarité entre l'Allemagne et la France, qui vient subtilement s'entrecroiser avec un dialogue intérieur. La manière dont elle procède est véritablement singulière, elle reflète son caractère et rend ses objectifs lisibles. Authentique, elle déclare d'emblée dans les « *Observations générales* » de *De l'Allemagne* :

Je ne me dissimule point que je vais exposer, en littérature comme en philosophie, des opinions étrangères à celles qui règnent en France ; mais soit qu'elles paraissent justes ou non, soit qu'on les adopte ou qu'on les combatte, elles donnent toujours à penser⁵².

Elle ajoute sans ambages : « Car nous n'en sommes pas, j'imagine, à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine, pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer »⁵³. Audacieuse, elle insiste sur la nécessaire résistance aux dogmes et aux convenances qui sclérosent l'esprit et rendent toute prise de recul impensable :

Les opinions qui diffèrent de l'esprit dominant, quel qu'il soit, scandalisent toujours le vulgaire : l'étude et l'examen peuvent seuls donner cette libéralité de jugement, sans laquelle il est impossible d'acquérir des lumières nouvelles ou de conserver même celles qu'on a. Car on se soumet à de certaines idées reçues, non comme à des vérités, mais comme au pouvoir ;

⁵¹ Germaine DE STAËL, *Dix années d'exil*, op. cit., p. 913.

⁵² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, observations générales, op. cit., p. 47.

⁵³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, observations générales, Note I. de Madame de Staël : « Ces guillemets indiquent les phrases dont les censeurs de Paris avaient exigé la suppression », op. cit., p. 47.

et c'est ainsi que la raison humaine s'habitue à la servitude dans le champ même de la littérature et de la philosophie⁵⁴.

Or, selon la formule en forme de slogan employée dans *De la littérature*, nul ne peut « s'arroger le droit de prostituer la pensée »⁵⁵.

Eclairer, instruire, perfectionner les femmes comme les hommes, les nations comme les individus, c'est encore le meilleur secret pour tous les buts raisonnables, pour toutes les relations sociales et politiques auxquelles on veut assurer un fondement durable [...]⁵⁶.

Tel est le credo de Germaine de Staël, le fil conducteur d'un parcours engagé qui trouve son point d'orgue dans *De l'Allemagne*. Elle y analyse non seulement les questions littéraires, philosophiques et esthétiques mais également la tradition morale et religieuse, les conflits de l'individu et de la société, les mœurs et les caractères, les comportements sociaux, le génie méconnu par les hommes, les obstacles que le monde culturel rencontre, etc. Et surtout, elle se focalise sur l'art de penser, de raisonner et de s'exprimer, « liens naturels d'une association républicaine »⁵⁷ nécessaires à l'établissement et à la conservation de la liberté. In fine, Madame de Staël promeut par la plume et la parole tout ce qui peut faire avancer l'ère de la liberté, l'égalité politique et les mœurs qui s'accorderont avec les institutions. Ce sont ces idées qui sont sous-jacentes dans *De l'Allemagne*, qui peuvent ne pas apparaître d'emblée comme telles eu égard à la volonté affirmée de Germaine de passer sous silence « l'aujourd'hui politique ». Or, dans cette comparaison subtile entre l'Allemagne et la France, comme dans les portraits habilement choisis ou son intérêt marqué pour la métaphysique allemande, les sujets apparemment éloignés de la politique non seulement émergent mais occupent une place tout à fait singulière. En se confiant d'ailleurs au prince de Ligne, elle souligne la complétude de la vision transverse que porte *De l'Allemagne* : « [...] tous les sujets qui peuvent vous intéresser : la société, la nation, la littérature, les arts, la philosophie, la morale, l'enthousiasme. C'est mon testament que cet ouvrage ».

⁵⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, observations générales, *op. cit.*, p. 48.

⁵⁵ Germaine DE STAËL, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 327.

⁵⁶ Germaine DE STAËL, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 338.

⁵⁷ Germaine DE STAËL, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 77.

Partagée entre le réel et l'idéal, à qui parle donc Madame de Staël dans *De l'Allemagne* ? Là est la grande question, certainement la plus difficile. En révélant le monde intellectuel d'outre-Rhin, elle s'adresse à ceux qui sont capables de comprendre l'éloge de l'ailleurs tout en ne versant pas dans l'imitation assimilée à « un défaut de patriotisme »⁵⁸, recommandant aux peuples la préservation de leur « caractère naturel ». Elle lance un appel à ne pas composer car « Dès qu'on se met à transiger avec les circonstances, tout est perdu, car il n'est personne qui n'ait des circonstances »⁵⁹. Au-delà, dans l'adresse aux « principales nations de l'Europe »⁶⁰, l'Allemagne de Staël est une nation divisée et politiquement impuissante et malgré cela elle croit à sa transformation. *De l'Allemagne* est-il de ce point de vue un manifeste politique ? D'abord conçu comme une étude et une invitation à la découverte de l'Allemagne, il y a sans doute l'appel en filigrane lancé aux Allemands de se rassembler en Etat-nation. « Ils négligeaient, écrit-elle, la grande puissance nationale qu'il importait tant de fonder au milieu des colosses européens »⁶¹. Elle ne s'est toutefois pas autorisée, en dépit de sa prise de conscience critique, à parler de la présence des armées françaises en Allemagne pour ne pas blesser les Allemands mais aussi l'Empereur (d'où le jeu des allusions avec les portraits de Charles-Quint et d'Attila qui s'appliquent à Napoléon). Avec du recul, en 1813, elle explicitera en quoi « les Allemands *n'étaient pas une nation* »⁶² soulignant qu'« ils ont eu souvent le tort de se laisser convaincre par les revers »⁶³. Elle ajoute une remarque d'importance : « Les individus doivent se résigner à la destinée, mais jamais les nations, car ce sont elles qui seules peuvent commander à cette

⁵⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. IX, « Des étrangers qui veulent imiter l'esprit français », *op. cit.*, p. 97.

⁵⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, « De la morale fondée sur l'intérêt national », *op. cit.*, p. 191.

⁶⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, observations générales, *op. cit.*, p. 45.

⁶¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. II, « Des mœurs et du caractère des allemands », *op. cit.*, p. 63.

⁶² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, préface, *op. cit.*, p. 42.

⁶³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. II, *op. cit.*, p. 63 : « Ce n'est pas servilité, c'est régularité chez eux que l'obéissance... ».

destinée : une volonté de plus, et le malheur serait dompté »⁶⁴. Madame de Staël croit en la force de la forme nation qui se généralise.

A travers *De l'Allemagne*, comme dans *Corinne ou l'Italie*, Germaine de Staël pose des problèmes généraux, en particulier celui de l'indépendance (« la soumission d'un peuple à un autre est contre nature », Préface de 1813) et de la liberté des nations, entendues dans une « double dimension civique et culturelle »⁶⁵. Autrement dit, le tableau de la grande culture allemande qu'elle y dessine est inséparable d'une vision générale sur l'humain, sur ses contradictions à la fois collectives et individuelles, et son rapport au monde. Comment Germaine aurait-elle pu alors tomber dans une apologie sans frein de l'Allemagne ? Son plaidoyer en faveur de la « patrie de la pensée » est assorti de réserves notables. « Les hommes éclairés abandonnent aux puissants de la terre le réel et la vie »⁶⁶, la solitude des intellectuels favorise chez eux une espèce de rêve, le génie de la pensée est séparé de l'action, le véritable sens national et patriotique (sauf en Prusse) est absent, etc. Elle dénonce également une société mondaine vide et ennuyeuse, un manque de rapidité d'esprit dans la conversation (propre à « l'élite d'une capitale française »), la grossièreté de certaines habitudes de vie. Elle ajoute, « leur empressement complaisant fait de la peine », « la faiblesse du caractère se fait voir à travers un langage et des formes dures », « la monotonie, dans le grand monde, fatigue l'esprit », etc. Madame de Staël est loin d'esquisser un portrait amplement complaisant et intégralement flatteur de l'Allemagne. Pour autant, elle se livre à un jeu d'équilibre subtil oscillant entre défauts et qualités. Par exemple, l'absence d'esprit de conversation des Allemands se comprend par l'absence d'esprit d'imitation. Cela confirme « leur supériorité dans l'indépendance de l'esprit, dans l'amour de la retraite, dans l'originalité individuelle », alors que les Français « ne sont tout-puissants qu'en

⁶⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, préface, *op. cit.*, p. 42.

⁶⁵ Philippe RAYNAUD, « Liberté, civilité, politesse : la géographie des Lumières selon Madame de Staël », *Annuaire de l'Institut Michel Villey*, vol. 3, 2011, p. 204.

⁶⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. II, *op. cit.*, p. 63.

masse »⁶⁷ mais possèdent seuls « ce plaisir de causer » ressenti par les exilés comme « ce regret indéfinissable de la patrie »⁶⁸. L'étude générale des contrastes s'accompagne d'explications fines, signe chez Staël du besoin d'analyser les comportements et les mœurs des peuples plutôt que de critiquer leurs faiblesses.

Il est vrai que Germaine de Staël a le sens de l'admiration, mais elle n'est nullement aveugle. En fait, ce sentiment permet une élévation de l'âme par la recherche d'« un certain amour du beau »⁶⁹. C'est cela que Madame de Staël est venue chercher en Allemagne et qu'elle découvre pleinement, bien au-delà du tableau qu'elle en fait et qu'elle restitue sans préjugé. Son but inavoué, comme enfoui dans son inconscient, parce qu'intime, semble être de sentir les beautés, grâce à son admiration agissante, et de se plonger dans un bain de jouvence littéraire et esthétique que la France ne lui offre plus. Tout au moins l'estime-t-elle. Ce voyage est au fond initiatique, anthropologique, une sorte de moment privilégié pour puiser au fond de son âme les ressources nécessaires à « la vérité qui forme un lien généreux entre nous et toutes les âmes en sympathie avec la nôtre »⁷⁰. Le message de Germaine de Staël est profond, déstabilisant encore plus que déroutant, mais tellement généreux car utile à la/sa connaissance des hommes. *De l'Allemagne*, avec ses accents mélancoliques, est le reflet ou le produit d'une quête d'un auteur et d'une femme en proie à un débat intérieur mais pour autant lucide et critique (créateur). Le choix de ces analyses et la manière dont elle y procède témoignent des conflits qui la troublent et l'habitent. C'est l'être humain qu'elle explore pour mieux le connaître dans son intimité, ses manifestations, ses ressorts, ses réactions, ses sentiments, mais aussi ses idées générales et ses valeurs intrinsèques. Ce faisant, elle conquiert des territoires inconnus qui s'entremêlent avec son vécu, sa

⁶⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. IX, « De l'esprit de conversation », *op. cit.*, p. 108.

⁶⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. IX, *op. cit.*, p. 101.

⁶⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. I, « De l'aspect de l'Allemagne », *op. cit.*, p. 53.

⁷⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, « La religion et l'enthousiasme », chap. XII, « Influence de l'enthousiasme sur le bonheur », *op. cit.*, p. 311.

propre expérience, son histoire d'exil qu'elle transforme en système de vie. *Ma vie*, dit-elle, *est un témoin qu'il faut entendre aussi*. Madame de Staël, dont la pensée échappe aux catégories arrêtées, fait plutôt preuve d'une certaine pudeur face au monde. Comment parler de soi lorsque le monde vacille, chancelle ? En quelle langue se raconter ? Cette interrogation, porteuse de sens face aux bouleversements collectifs et individuels, est aussi le fil conducteur de *De l'Allemagne* avec l'altérité pour horizon élargi.

Sous cet angle, *De l'Allemagne* n'est pas une œuvre lisse, neutre, idyllique, pittoresque comme on pourrait s'y attendre. Elle n'est pas non plus, contrairement aux affirmations d'Henri Heine, « l'ouvrage d'une coterie »⁷¹. Elle ne se conçoit pas comme anachronique ; la préoccupation que manifeste Germaine de Staël est intemporelle, son sujet universel. *De l'Allemagne* est « un testament » qui témoigne des imperfections, des contradictions, mais aussi des conquêtes de l'être humain. Au fond, la découverte de l'Allemagne n'est qu'un prétexte utile qui incite à poser la question la plus philosophique et la plus fondamentale de l'existence : qu'est-ce que l'homme ? Il s'agit là d'une interrogation majeure qui regarde l'humanité toute entière et ouvre des perspectives que l'auteur elle-même ne pouvait soupçonner mais qu'elle pressentait dans son identification du visible et de l'invisible. Aussi le regard qu'elle porte dans *De l'Allemagne* est-il profondément anthropologique, dans sa double acception individuelle et collective. En effet, en s'approchant, par la réflexion, de tout ce qui touche à l'homme, elle révèle que « l'homme est tout entier dans chaque homme »⁷². L'immatériel est bien au cœur de son *logos*⁷³.

Tant de gens demandent à votre Majesté (Napoléon) des avantages réels de toute sorte, pourquoi rougirais-je de lui demander, l'amitié, la poésie, la

⁷¹ Henri (Heinrich) HEINE, *De l'Allemagne*, première partie, chap. IV, « La littérature jusqu'à la mort de Goethe », éd. Pierre GRAPPIN, Tel, Gallimard, 1998, p. 157.

⁷² Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 125-126.

⁷³ Sainte-Beuve lui dédie un portrait en ce sens : « [...] ce n'est pas dans un sens matériel qu'elle s'agite [...] : c'est dans l'ordre de l'esprit qu'elle s'épand sans cesse ; c'est la multiplicité des idées élevées, des sentiments profonds, des relations enviabiles, qu'elle cherche à organiser en elle, autour d'elle », dans SAINT-BEUVE, *Portraits de femmes*, *op. cit.*, p. 129.

musique, les tableaux, toute cette existence idéale dont je puis jouir sans m'écarter de la soumission que je dois au monarque de la France⁷⁴.

C'est bien cela qu'elle trouve paradoxalement dans une Allemagne divisée⁷⁵, et plus encore pour le « perfectionnement de l'âme »⁷⁶. Ouvrant le pan inconnu de l'intériorité, Germaine de Staël élargit l'horizon d'une pensée qui s'enrichit d'un modèle qui n'existe pas et dont la portée philosophique, morale et esthétique est considérable. Il faut lire *De l'Allemagne* pour ce qu'il est, une vision de l'humain résolument progressiste (I) et disruptive (II) qui porte la marque d'une rupture oscillant entre douleur et enthousiasme, ferments d'une liberté intérieure que l'on espère retrouvée mais qui apparaît indéniablement fragmentée. La fin incantatoire de *De l'Allemagne* prend alors tout son sens, dans l'adresse « Oh, France ! terre de gloire et d'amour ! »⁷⁷ qui résonne inlassablement comme une exaltation des sentiments, une fois le livre fermé, toujours « crayon à la main »⁷⁸.

⁷⁴ Lettre du 24-25 septembre 1810 adressée par Madame de Staël à Napoléon dans sa tentative d'un retour en grâce avortée.

⁷⁵ Madame de Staël entend par l'Allemagne l'ensemble germanique ; elle parle de l'Autriche, de Vienne aussi bien que de l'Allemagne du Nord, de la Saxe, de la Prusse.

⁷⁶ SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes, op. cit.*, p. 209.

⁷⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. XII, Note I. de Madame de Staël : « Cette dernière phrase est celle qui a excité le plus d'indignation à la police contre mon livre ; il me semble cependant qu'elle n'aurait pu déplaire aux français », *op. cit.*, p. 316.

⁷⁸ Expression employée par la Comtesse Jean de Pange dans son « Introduction », p. XXIV, dans Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif, op. cit.*, p. 296 : « Commencé, abandonné, repris sans enthousiasme, puis achevé avec une ardeur nouvelle dans un climat passionné, ce livre porte l'empreinte de dix années d'expériences humaines. [...] Il faut l[e] lire crayon à la main et ne jamais oublier que l'autobiographie et le pamphlet politique y tiennent une plus grande place que l'Allemagne réelle, qui était alors en pleine période de transformation ».

Première Partie. — Une vision progressiste

« Ce qui conduirait surtout à penser que la vie est un voyage, c'est que rien n'y semble ordonné comme un séjour »⁷⁹. Pour trouver alors une certaine cohérence, se reconstituer, se réparer, Madame de Staël découvre en Allemagne « l'intériorité » et l'essence d'un peuple. C'est de là que vient la tonalité singulière d'une approche éminemment anthropologique (I) ancrée dans une démarche exploratoire sans équivalent (II), revivifiant la pensée et rejoignant l'universel.

Chapitre I. — Une approche anthropologique singulière

La singularité de la vision staëlienne réside dans son approche méthodologique. Se faisant analyste dans *De l'Allemagne*, elle fait preuve d'une agilité intellectuelle dans son enquête au cœur de l'humain, en appelant à ses propres lumières et voulant remonter aux principes des choses. La méthode qui sous-tend sa vision prouve son goût des systèmes, mâtiné de ses ressentis et de son expérience. Sa volonté est de partager un point de vue « à la portée de tout le monde »⁸⁰.

§ 1. — L'audace de la comparaison

En pionnière, Germaine de Staël emploie la méthode comparative qui sous-tend une anthropologie qui observe, collecte, analyse, compare, synthétise et théorise. Elle traduit la visée pédagogique qui l'anime dans sa volonté de faire découvrir sans toutefois tomber dans l'écueil du carnet de voyage. Elle n'évite pas toujours ce qui peut apparaître comme des généralisations, taillant dans la masse de la fresque humaine ce qu'elle perçoit des groupes et des usages sociaux, mais aussi des manières d'être et de penser. « Un auteur allemand forme son public ; en France le public commande aux auteurs », écrit-elle⁸¹. Ou bien : « En

⁷⁹ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 108.

⁸⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. I, « De la philosophie », op. cit., p. 91.

⁸¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. I, « Pourquoi les Français ne rendent-ils pas justice à la littérature allemande ? », op. cit., p. 160.

France, on étudie les hommes ; en Allemagne, on étudie les livres »⁸². Ou bien encore : « Il faut se mesurer avec les idées en allemand, avec les personnes en français ; il faut creuser à l'aide de l'allemand, il faut arriver au but en parlant français ; l'un doit peindre la nature, et l'autre la société »⁸³.

Tout au long de cette anthropologie viatique qu'est *De l'Allemagne*, elle fait preuve de discernement, s'attache à vérifier par elle-même ayant à cœur de lever les préjugés avec l'indépendance d'esprit qui la caractérise. En ce sens, la comparaison ne l'amène pas toujours à présenter l'Allemagne comme l'antipode de la France : « Il faut comparer les deux pays en masse, et dans le temps actuel, pour connaître à quoi tient leur difficulté de s'entendre »⁸⁴. En « un temps » où la comparaison entraîne les foudres du tyran, Germaine de Staël se montre ici plus audacieuse que jamais. En observant, elle interprète toujours dans un souci de comprendre, de capter l'essentiel. S'il lui arrive d'user de subjectivité, sa démarche globale est la résultante de données objectives tels que le climat, le milieu, l'histoire, la religion, le régime politique, et même la langue qui permet de pénétrer « plus intimement dans l'esprit de la nation qui la parle »⁸⁵. Son analyse sur celle-ci laisse entrevoir une forme d'« anthropologie linguistique », elle établit des relations entre le langage, la culture et la société : « En étudiant l'esprit et le caractère d'une langue, on apprend l'histoire philosophique des opinions, des mœurs et des habitudes nationales »⁸⁶. Madame de Staël compare « *les langues du midi, filles de la joie, et les langues du Nord, du besoin* » (référence à Rousseau). Connaissant la langue allemande, elle se livre à une étude de la structure syntaxique. Constatant que le rejet du verbe à la fin fait

⁸² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 117.

⁸³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. XII, « De la langue allemande dans ses rapports avec l'esprit de conversation », *op. cit.*, p. 113.

⁸⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. I, *op. cit.*, p. 160.

⁸⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. IX, « Du style et de la versification de la langue allemande », *op. cit.*, p. 197.

⁸⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. XII, *op. cit.*, p. 111.

qu'on doit toujours attendre avant d'avoir la révélation du sens, elle en déduit que la lenteur constitutive à la langue allemande la prédispose à la philosophie. Elle démontre alors que la nature de la construction de la phrase influe sur l'esprit allemand, plus enclin à « laisser à chacun tout l'espace qui lui convient de prendre » et aller au fond des choses, comparé au français, « si prompt à interrompre » et « force à dire si vite ce qu'il importe de faire entendre » (brio de la conversation propre aux Français, parfois associé à « la frivolité française » opposée à la réflexion et à la méditation des Allemands).

Madame de Staël aime à conceptualiser, systématiser au sens structurel du terme. A travers des éléments qui peuvent paraître au premier coup d'œil éparses, le fil conducteur s'esquisse, sa vision anthropologique se dégage. Son prisme est indéniablement celui de la réalité sociale entendue comme un ensemble formel de relations, un système dans lequel chacun des éléments est défini par les relations d'équivalence et d'opposition qu'il entretient avec les autres, cet ensemble de relations formant la « structure », « un caractère national ». Appréhendé dans *De la littérature* comme « le résultat des institutions et des circonstances qui influent sur le bonheur d'un peuple, sur ses intérêts et sur ses habitudes »⁸⁷, il désigne davantage les ressorts de l'âme dans *De l'Allemagne*.

§ 2. – Une interrogation sur la nature humaine

C'est surtout sur le terrain de la dimension philosophique que se situe son intérêt pour l'anthropologie. Sous la plume de Germaine, toute question philosophique présente un intérêt anthropologique, ce qui explique notamment la place cruciale qu'occupe la métaphysique dans *De l'Allemagne*. Rien de ce qui touche à la philosophie n'est anthropologiquement indifférent. Influencée par le modèle kantien, elle propose une anthropologie proprement philosophique. Certes, *De l'Allemagne* n'est nullement un ouvrage philosophique, il invite plutôt à la philosophie (en particulier, allemande). Reconnaisant les causes premières, « le système philosophique adopté dans un pays exerce une grande influence sur la tendance des esprits : c'est un moule universel

⁸⁷ Germaine DE STAËL, *De la littérature, op. cit.*, p. 271.

dans lequel se jettent toutes les pensées »⁸⁸. Madame de Staël l'associe à « la faculté de nous examiner nous-mêmes », de sonder « la nature de notre âme et l'origine de nos idées »⁸⁹. Elle recherche une philosophie non « destructive de toutes les croyances du cœur », en parfaite symbiose avec le message qu'elle veut porter. « Les Allemands, dit-elle, regardent les sentiments comme un fait, comme le fait primitif de l'âme, et la raison philosophique comme destinée seulement à rechercher la signification de ce fait »⁹⁰. En interprétant Kant, Germaine de Staël fait sienne une approche de l'âme humaine comme « foyer de l'existence », « souffle [...] qui fait tout l'homme »⁹¹. On voit ainsi où se situe l'originalité d'une pensée qui forme la clé de voûte de « *ce moi* », centre et mobile de nos sentiments (« au premier rang dans la nature humaine », selon Kant) et de nos idées. La baronne de Staël revendique pleinement cette combinaison alliant constamment l'évidence du cœur à celle de l'entendement, dans sa volonté de se rapprocher au plus près de l'essence. Ce faisant, elle fait sienne la question d'Hamlet, *être ou n'être pas*. Une philosophie qui « ne mutile pas l'être »⁹², telle est la voie idéale pour explorer la connaissance que l'Homme a de lui-même.

Cette approche révèle l'enjeu global du questionnement qui traverse la vision anthropologique de *De l'Allemagne*. Rejetant l'approche matérialiste de l'homme réduit à une réalité purement physique, Germaine de Staël interroge le concept de nature humaine avec la distance philosophique que lui offre la réflexion kantienne. Aussi l'aborde-t-elle comme un objet donné de l'expérience et dans l'histoire, et que l'on atteint, soit par l'observation intérieure, soit par l'observation externe. D'où ce jeu permanent de clair-obscur, oscillant de l'extériorité vers l'intériorité, qui permet de dévoiler la nature humaine à partir de

⁸⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. IV, « Du persiflage introduit par un certain genre de philosophie », *op. cit.*, p. 113.

⁸⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. I, *op. cit.*, p. 90.

⁹⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. I, *op. cit.*, p. 91.

⁹¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 96

⁹² Simone BALAYÉ, « Introduction », dans Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, *op. cit.*, p. 25.

l'expérience humaine elle-même pour en déduire la réalité, complexe et étrange. La nature humaine, difficile à sonder, ne peut s'expliquer comme une science positive contrairement aux affirmations de Condillac :

[...] car si l'on ne sentait en soi ni des croyances natives du cœur, ni une conscience indépendante de l'expérience, ni un esprit créateur, on pourrait assez se contenter de cette définition mécanique de l'âme humaine ; mais cette apparente simplicité n'existe que dans la méthode⁹³.

On retrouve l'idée que la sensibilité, l'imagination, la raison servent l'une à l'autre. L'homme a cessé de « flotter sans cesse entre ses deux natures ; tantôt ses pensées le dégageaient de ses sensations ; tantôt ses sensations absorbaient ses pensées [...] », preuve que la métaphysique a subi « une révolution semblable à celle qu'a faite Copernic dans le système du monde »⁹⁴.

Madame de Staël pousse plus avant son questionnement sur la nature humaine. Aux détours de ses réflexions sur la philosophie anglaise, elle écrit : « [...] l'homme existe en lui-même dans ses sentiments et dans sa volonté ». Est-ce à dire que la nature de l'homme est foncièrement indéterminée ? En tous les cas, force est de constater que le libre arbitre est à la racine d'interrogations qui ont divisé de tous temps le monde philosophique et que *De l'Allemagne* relaie en termes clairs : « savoir, si la fatalité ou le libre arbitre décide des résolutions des hommes »⁹⁵ ? Germaine de Staël apostrophe habilement le lecteur :

A quoi bon toutes ces questions ? dira-t-on. A quoi bon ce qui n'est pas cela ? pourrait-on répondre. Car qu'y a-t-il de plus important pour l'homme que de savoir s'il a vraiment la responsabilité de ses actions, et dans quel

⁹³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. III, « De la philosophie française », *op. cit.*, p. 109.

⁹⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 95.

⁹⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 94.

rapport est la puissance de la volonté avec l'empire des circonstances sur elle⁹⁶ ?

La nature et la force de la volonté sont au centre du débat, il s'agit de savoir si le poids des « circonstances » pèse sur l'homme au point de le tétaniser. Madame de Staël accorde à la volonté humaine une importance qui ne laisse aucun doute, en ce qu'elle permet de combattre l'action des « objets extérieurs ».

Si les circonstances, écrit-elle, nous créent ce que nous sommes, nous ne pouvons pas nous opposer à leur ascendant ; si les objets extérieurs sont la cause de tout ce qui se passe dans notre âme, quelle pensée indépendante nous affranchirait de leur influence ? [...] Car qu'y a-t-il de plus important pour l'homme que de savoir s'il a vraiment la responsabilité de ses actions, et dans quel rapport est la puissance de la volonté avec l'empire des circonstances sur elle⁹⁷ ?

L'indépendance du vouloir est dans la nature humaine, et ce qui compose notre volonté (force morale) permet d'agir pour rendre à l'individu son autonomie. Autrement dit, la volonté déjoue l'arbitraire, affranchit et traduit le libre consentement aux principes. L'homme n'est pas enfermé dans des limites assignables d'avance, la place pour l'intervention humaine est acquise.

§ 3. – *L'ambition de la perfectibilité*

Cette capacité de l'homme à influencer sur son sort va de pair avec le rejet de tout déterminisme, il peut changer, s'améliorer et se projeter. C'est le propre de l'homme, le signe distinctif : « [...] la faculté de se perfectionner, faculté qui a l'aide des circonstances développe successivement toutes les autres et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu »⁹⁸. La baronne de Staël y ajoute sa touche personnelle (morale), faisant du perfectionnement le « dessein de

⁹⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 92.

⁹⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. I, *op. cit.*, p. 92.

⁹⁸ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, dans *Oeuvres complètes de J.-J. Rousseau*, t. VI, éd. J. BRY AÎNÉ, 1856-1857, p. 245.

l'homme sur la terre ». Elle dénonce les « barbares policés » guidés par leur seul intérêt (avilissant) et occupés à des « travaux constamment inutiles » :

Ceux qui nient la perfectibilité de l'esprit humain prétendent qu'en toutes choses les progrès et la décadence se suivent, tour à tour, et que la roue de la pensée tourne comme celle de la fortune [...]. Mais il n'en est pas ainsi et on peut apercevoir un dessein toujours le même, toujours suivi, toujours progressif dans l'histoire de l'homme⁹⁹.

Elle oppose les intérêts de ce monde aux sentiments élevés, l'ignorance à l'amour des idées générales. Elle anticipe l'émergence de l'enfermement de la volonté, la négation du perfectionnement salutaire et partant celle de l'altérité. Or, l'esprit humain susceptible d'un tel élan associe l'intime au relationnel :

Il y a dans le simple plaisir de penser, d'enrichir ses méditations par la connaissance des idées des autres, une sorte de satisfaction intime qui tient à la fois au besoin d'agir et de se perfectionner ; sentiments naturels à l'homme et qui ne l'astreignent à aucune dépendance¹⁰⁰.

Influencée par la théorie du progrès (Condorcet), Germaine de Staël donne un sens nouveau à la perfectibilité humaine. Elle la repense à l'aune de son analyse personnelle du développement humain et de son interprétation de ce qu'elle appelle « la nouvelle philosophie » :

Goethe a dit sur la perfectibilité de l'esprit humain un mot plein de sagacité : *Il avance toujours en ligne spirale*. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'à beaucoup d'époques il semble reculer, et revient ensuite sur ces pas, en ayant gagné un degré de plus¹⁰¹.

⁹⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XXI, « De l'ignorance et de la frivolité d'esprit dans leurs rapports avec la morale », *op. cit.*, p. 229.

¹⁰⁰ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 112.

¹⁰¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. X, « Influence de la nouvelle philosophie sur les sciences », *op. cit.*, p. 174.

C'est l'idée d'un progrès quasi certain, continu, mais précaire, encouragé ou freiné par les « forces sociales, émotionnelles et institutionnelles »¹⁰². Dans *De la littérature*, elle écrivait déjà :

En parlant de la perfectibilité de l'espèce humaine, je ne fais nullement allusion aux rêveries de quelques penseurs sur un avenir sans vraisemblance, mais aux progrès successifs de la civilisation dans toutes les classes sociales et dans tous les pays¹⁰³.

Ainsi, en affirmant « l'indépendance de la volonté dans l'homme »¹⁰⁴ et sa perfectibilité, Madame de Staël lui ouvre le chemin des possibles et sauve l'homme de l'influence, plus exactement de la toute-puissance, des circonstances qui altèrent la force de ses résolutions. Sentant le péril, elle s'en effraie à juste titre :

Quand on voit des hommes se réjouir en proclamant qu'ils sont en tout l'œuvre des circonstances, et que ces circonstances sont combinées par le hasard, on frémit au fond du cœur de leur satisfaction perverse ; [...] mais quand l'homme se plaît à dégrader la nature humaine, qui donc en profitera¹⁰⁵ ?

Et en même temps, elle pressent là un registre de vérité qui ne relève pas de l'évidence : « Il en est de même de Dieu, de la conscience, du libre arbitre. Il faut y croire, parce qu'on les sent : tout argument sera toujours d'un ordre inférieur à ce fait »¹⁰⁶. Prenant en compte le principe de réalité, elle ajoute :

Il semblerait qu'un système de philosophie qui attribue à ce qui dépend de nous, à notre volonté, une action toute puissante, devrait fortifier le caractère et le rendre indépendant des circonstances extérieures ; mais il y a lieu de croire que les institutions politiques et religieuses peuvent seules

¹⁰² Theodora ZEMEK, *Madame de Staël et l'esprit national*, dans *Dix-huitième Siècle. Au tournant des Lumières : 1780-1820*, 1982, p. 89-101.

¹⁰³ Germaine DE STAËL, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 59.

¹⁰⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 103.

¹⁰⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. III, *op. cit.*, p. 111.

¹⁰⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VI, « Kant », *op. cit.*, p. 134.

former l'esprit public, et nulle théorie abstraite n'est assez efficace pour donner à une nation de l'énergie¹⁰⁷.

Madame de Staël est décidément lucide. « L'incrédulité dogmatique » ne résiste pas à l'épreuve des faits. Il est irréaliste de penser l'homme en dehors du cadre sociologique, culturel, temporel et institutionnel.

Il n'en demeure pas moins que la baronne de Staël-Holstein offre une conception possible de la nature humaine, en s'intéressant aux fondements. En parvenant à modéliser, elle conforte l'idée du libre consentement aux principes sachant que « l'homme n'adopte jamais que ce qu'il a compris ». Ce faisant, elle met aussi l'accent sur l'articulation entre le particulier et le général. Cette difficile conciliation constitue un défi permanent, sous-jacent dans *De l'Allemagne*. Germaine de Staël lui donne un nouveau degré de force, en opérant une forme de synthèse. Dans la nature humaine, elle repère des facultés, des points communs, mais analyse aussi la différenciation et les forces d'émulation. Si elle affirme un principe de « ressemblance de l'homme avec l'homme »¹⁰⁸, pour autant elle sait combien l'environnement (social, culturel, géographique, etc.) engendre des évolutions importantes. *De l'Allemagne* porte ce regard anthropologique singulier, les liens de l'humanité se dessinent par-delà les invariants et les diversités. Elle montre qu'il est indispensable de s'attacher au fond de la nature humaine¹⁰⁹, d'en comprendre la structure, d'en appréhender les ressorts qui tiennent à la fois du général et du particulier. Madame de Staël considère l'humanité d'un point de vue collectif et générique, ce qui lui permet d'appréhender les caractères du genre humain tout entier et de les différencier des caractères propres, individuels et singuliers. Toute la richesse de la pensée staélienne se concentre dans ce va-et-vient incessant de la différence à la ressemblance¹¹⁰. Ainsi, pour être pleinement soi, il faut

¹⁰⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XI, « De l'influence de la nouvelle philosophie sur le caractère des Allemands », *op. cit.*, p. 177.

¹⁰⁸ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 15.

¹⁰⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. IV, *op. cit.*, p. 116 : « Car il ne nous vient rien que de superficiel par le dehors, et la vie sérieuse est au fond de l'âme ».

¹¹⁰ Elle rappelle Montesquieu : « Montesquieu dit que *l'esprit consiste à connaître la ressemblance des choses diverses et la différence des choses semblables* »,

rencontrer l'autre : « Ce qu'il y a de plus important pour la conduite de ce monde, c'est d'apprendre des autres, c'est-à-dire de concevoir tout ce qui les porte à penser et à sentir autrement que nous »¹¹¹. Elle veut pénétrer l'essence des choses :

La pensée de l'homme prend un caractère sublime quand il parvient à se considérer lui-même d'un point de vue universel ; il sert alors en silence aux triomphes de la vérité, et la vérité est comme la nature, une force qui n'agit que par un développement progressif et régulier¹¹².

Approcher de « la région des idées universelles »¹¹³ nécessite de dialoguer avec le singulier. Autrement dit, l'abstrait et le concret se côtoient, se nourrissent et se révèlent l'un à l'autre. Telle est la clé de l'anthropologie staélienne, une forme de synergie entre le général et le local éminemment riche de sens, autoporteuse et amplificatrice. Elle ne divise pas pour comprendre car « c'est un mauvais instrument pour apprendre à connaître ce qui est vivant »¹¹⁴. De là surgit l'ambition que porte *De l'Allemagne*, qu'est-ce que l'homme ? Cette question fondamentale ne va pas de soi par le fait même que celui-ci a donné « une innombrable diversité d'explications de son être »¹¹⁵. Se livrant à

dans Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VIII, « Influence de la nouvelle philosophie allemande sur le développement de l'esprit », *op. cit.*, p. 156.

¹¹¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. XVIII, « Des universités allemandes », *op. cit.*, p. 140.

¹¹² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. XI, « De l'influence de l'enthousiasme sur les lumières », *op. cit.*, p. 305.

¹¹³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 96.

¹¹⁴ Madame de Staël ajoute de façon quelque peu perfide mais clairvoyante : « Diviser pour comprendre est en philosophie un signe de faiblesse, comme en politique diviser pour régner », dans Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 97.

¹¹⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VII, « Des philosophes les plus célèbres de l'Allemagne avant et après Kant », *op. cit.*, p. 144 : « Qui n'a pas essayé de se comprendre soi-même selon ses forces ? Mais parce l'homme a donné une innombrable diversité d'explications de son être s'ensuit-il que cet examen philosophique soit inutile ? Non sans doute. Cette diversité est la preuve qu'un tel examen inspire ».

un examen au scalpel, Germaine de Staël engage une démarche à la fois didactique et concrète.

Chapitre II. – Une démarche exploratoire sans équivalent

Germaine de Staël montre que l'être de l'homme ne peut être que multiple mais elle s'attache à y trouver une forme d'unité. Dans les dédales du un et du multiple, elle esquisse une sorte de portrait robot de la représentation qu'elle s'en fait. Elle prend alors le parti de s'en tenir à l'architecture globale, aux fondamentaux, laissant parfois transparaître une peinture en quelque sorte idéale, mais toujours lucide et quelquefois même critique. De ce portrait type, il ressort ce que l'homme est et aussi ce qu'il doit être parce qu'il est susceptible d'advenir, car « tout ce qui fait de l'homme un homme est le véritable objet de l'enseignement »¹¹⁶.

§ 1. – A la recherche de « l'immémorial »

L'un des fondamentaux qu'elle explore est l'homme en tant qu'être social, l'individu dans ses rapports avec le corps social. Contrairement à Jean-Jacques Rousseau, elle ne l'envisage nullement à « l'état de nature » tout simplement parce que celui-ci ne résiste pas à l'épreuve des faits. Associant cet état à « l'âge d'or dont la fable donne seule l'idée » et à « une chimère », elle en dénonce le modèle dans ses *Lettres sur le caractère et les ouvrages de J.-J. Rousseau*. Elle écrit alors :

Qu'on place donc au-dessus de Rousseau l'homme d'Etat dont les observations auraient précédé les théories, qui serait arrivé aux idées générales par la connaissance des faits particuliers, et qui se livrerait moins en artiste à retracer le plan d'un édifice régulier qu'un homme habile à réparer celui qu'il trouverait construit¹¹⁷.

Théodora Zemek propose une interprétation :

Elle (Germaine de Staël) refuse de voir un schisme entre « nature » et « culture ». L'homme n'existe nulle part sans être entouré de ses semblables, soit en famille, soit dans une société primitive. Parler d'une condition antérieure à toute influence sociale n'a aucune fondation, ni dans l'histoire, ni dans la littérature des premiers anthropologues auxquels elle s'intéresse

¹¹⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 96.

¹¹⁷ Albertine NECKER DE SAUSSURE, *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*, Paris, Treuttel et Würtz, 1821, p. 464.

vivement. Le rêve du bon sauvage lui est étranger et n'exerce sur elle aucun attrait [...]. Cependant, elle a du mal à concilier un premier stade, uniforme, grossier, introverti, et un processus d'évolution aboutissant à une civilisation avancée¹¹⁸.

Si le mythe du « bon sauvage de l'Orénoque » est à ses yeux irréaliste, Madame de Staël souligne néanmoins que « le peuple primitif a été l'instituteur du genre humain »¹¹⁹. Au détour de quelques réflexions sur la philosophie française, elle évoque subrepticement la « nature primitive de l'homme »¹²⁰ mais reconnaît le rôle de la structure sociale et son importance.

L'homme, écrit-elle, a besoin de s'appuyer sur l'opinion de l'homme ; il n'ose se fier entièrement au sentiment de sa conscience ; il s'accuse de folie s'il ne voit rien de semblable à lui, et telle est la faiblesse de la nature, telle est sa dépendance de la société¹²¹.

On sent là sous-jacente l'influence de Rousseau dans ce besoin irrémédiable qu'a l'homme de se comparer avec ses semblables. Toutefois, pour la baronne de Staël, le regard de l'autre est source d'épanouissement dans la mesure où, dans une structure sociale même primitive, « la nature morale acquiert promptement ce qu'il faut à son développement, comme la nature physique découvre d'abord ce qui est nécessaire à sa conservation »¹²². Grâce et avec l'autre, le semblable, le sentiment de compréhension mutuelle se développe et engendre l'esprit de communauté. C'est là une des clés de la vision anthropologique de Germaine de Staël. A ses yeux, « il n'y a point de but plus stérile que soi-même ; l'homme n'accroît ses facultés qu'en les dévouant au-dehors de lui »¹²³ et, oserais-je ajouter, dans l'altérité.

¹¹⁸ Theodora ZEMEK, *Madame de Staël et l'esprit national*, op. cit., p. 89-101.

¹¹⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VII, op. cit., p. 153.

¹²⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. III, op. cit., p. 107.

¹²¹ Germaine DE STAËL, *De la littérature*, op. cit., p. 83.

¹²² Germaine DE STAËL, *De la littérature*, op. cit., p. 94.

¹²³ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 46.

Toutefois, c'est à l'aune de *Delphine*, « civilisée par ses agréments, mais presque sauvage par ses qualités »¹²⁴, que Madame de Staël repense la « genèse » de « l'ambition anthropologique »¹²⁵. Certes, « le monde sauvage de Delphine »¹²⁶ n'est nullement celui de Rousseau. Cependant, on peut y voir un lien :

Le sauvage y désigne, sous la plume de Germaine de Staël un « caractère inconsidérément vrai », incapable de compromis et de manipulation. Cette authenticité révèle la quintessence des « qualités naturelles » : leurs valeurs premières, non encore perverties par l'ordre social. Delphine révèle ainsi l'absurdité de « ce qu'on appelle la civilisation ». [...] Comme le persan de Montesquieu, la femme sauvage démasque les conventions avec la lucidité d'une étrangère. Elle lui oppose la « morale naturelle » fondée sur la sympathie et le « tribunal de la conscience »¹²⁷.

Décrite « dans ses affaires et ses affections » comme « une personne de tout premier mouvement », il n'en demeure pas moins que Delphine « voit tout, elle devine tout, quand il s'agit de considérer les hommes et les idées sous un point de vue général »¹²⁸. Elle a de la clairvoyance et dispose de la hauteur de vue du philosophe.

§ 2. — *La quête de l'interdépendance*

Au-delà, se plaçant au niveau des principes, Madame de Staël s'en remet à l'idée qu'une organisation originaire de l'espèce humaine est phénoménalement inconnaissable. Il n'est possible de l'appréhender que dans sa diversité elle-même. Après tout, l'Homme est un « habitant de la terre qui est inscrit par sa sensibilité et sa raison dans des relations

¹²⁴ Germaine DE STAËL, *Delphine*, éd. Aurélie FOGLIA, Paris, Gallimard, 2017, p. 996.

¹²⁵ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, op. cit., p. 142.

¹²⁶ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, op. cit., p. 256.

¹²⁷ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, op. cit., p. 257.

¹²⁸ Germaine DE STAËL, *Delphine*, op. cit., p. 90.

empiriquement nécessaires avec les êtres du monde »¹²⁹. L'être humain est interdépendant au sein de toute association humaine, il y a une sorte de réciprocité dans les apports mutuels. Influencée par la réflexion kantienne de l'homme, Germaine de Staël explore l'homme en tant que « citoyen du monde ». Dans *De l'Allemagne*, elle se fait anthropologue en témoignant de sa conviction de la pluralité et de la variété réelles des hommes mais aussi des peuples. Elle écrit : « Chaque caractère est presque un monde nouveau pour qui sait observer avec finesse, et je ne connais dans la science du cœur humain aucune idée générale qui s'applique complètement aux exemples particuliers »¹³⁰.

Etre social, l'homme est par extension un être du monde. La sociabilité en découle. Si l'homme y renonce, et le peut-il, « comment se guidera-t-il sur cette terre ? »¹³¹. Par la suite, elle écrit :

Nul homme, quelque supérieur qu'il soit, ne peut deviner ce qui se développe naturellement dans l'esprit de celui qui vit sur un autre sol et respire un autre air : on se trouvera donc bien en tout pays d'accueillir les pensées étrangères ; car, dans ce genre, l'hospitalité fait la fortune de celui qui reçoit¹³².

Germaine de Staël souligne ici la caractéristique fondamentale d'un comportement cosmopolite, ouvert au partage des idées par le voyage. A travers la diversité des cultures, l'homme est autant un être social qu'un être culturel.

Cette anthropologie culturelle visionnaire, en ce qu'elle cherche à appréhender l'homme comme médiateur, s'inscrit dans une vision hautement politique¹³³. Madame de Staël a compris bien avant l'heure

¹²⁹ Monique CASTILLO, *Introduction à l'anthropologie kantienne*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996, p. 4.

¹³⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. VI, « De la douleur », *op. cit.*, p. 276.

¹³¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VI, *op. cit.*, p. 139.

¹³² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, deuxième partie, chap. XXXI, *op. cit.*, p. 75.

¹³³ A cet égard, Simone Balayé pointe à juste titre que l'idée centrale de *De l'Allemagne*, « c'est la liberté de penser et d'écrire, de rechercher les idées et les

que rien n'est anodin à travers l'échange culturel et artistique, car il joue un rôle essentiel dans l'essaimage des idées et surtout des valeurs (sociétales, institutionnelles, linguistiques, etc.) qu'il convient absolument d'encourager et de faciliter. Cette dissémination relève du principe d'émulation si cher à Germaine de Staël, et non d'un ordre perpétuellement imitatif d'où découlent la dépendance et l'uniformisation. Être de culture, l'homme par là même marque son authenticité et sa résistance. Il l'affirme d'autant plus que l'ailleurs est source d'un enrichissement à la fois individuel et collectif par la synergie et l'interaction qu'il entraîne. *De l'Allemagne* est la traduction intense de cette réflexion, mise admirablement en musique dans un esprit européen¹³⁴.

De l'Allemagne reflète ainsi l'exigence de l'esprit cosmopolite fondé sur la libre circulation et la libre transmission des idées et porté par l'homme « citoyen du monde ». En cela il s'oppose à « l'arbitraire », qui n'a de cesse de contrôler les échanges (notamment intellectuels) entre les individus, entre les peuples et entre les cultures. Or, c'est justement le foisonnement et l'essaimage libéral que Madame de Staël revendique dans *De l'Allemagne*. Ce qui semble étranger à nous-mêmes, la différence, forgent la réciprocité (extérieur) et, partant, la construction de notre être (intérieurité). Cet espace de dialogue, ce réseau d'échanges et ce mouvement de passage sont au cœur de la vision exprimée dans *De l'Allemagne*.

La baronne de Staël-Holstein se plaît à affronter les enjeux universalistes. Si tous les hommes sont citoyens du monde, alors la liberté humaine se doit d'être protégée. *De l'Allemagne* révèle sa préoccupation première d'empêcher la fermeture de la pensée par l'absence, voire l'interdiction, de toute circulation des idées. Unis par une commune appartenance au monde, de quelle manière les hommes

thèmes où ils sont bons à prendre, c'est le refus des préjugés et des interdictions ». Et elle ajoute : « Pour Madame de Staël tout se tient et il n'y a jamais loin de la littérature à la politique », dans Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, introduction, *op. cit.*, p. 28.

¹³⁴ « Il faut, dit Madame de Staël, dans nos temps modernes, avoir l'esprit européen », dans Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, deuxième partie, chap. XXVIII, *op. cit.*, p. 50.

peuvent-ils user de cette potentialité pour la transformer en réalité ? Si l'homme est destiné à exister en société avec des hommes et à se cultiver, se civiliser, se moraliser, alors la tolérance est de mise dans une logique interhumaine pour apprendre d'autrui. Dans cette relation, l'homme est pleinement un être de langage et de communication, un être capable de « porter le tact des nations étrangères »¹³⁵. C'est cela à mon sens l'enseignement anthropologique de *De l'Allemagne*.

A travers cet avenir d'une société de « citoyens du monde », dans l'interdépendance, Germaine de Staël est aussi à la recherche d'un idéal. Elle offre une perspective anthropologique, une sorte de dessein commun, qui s'accompagne d'une dimension déontologique.

§ 3. – *La perspective de l'action morale*

En donnant « une base sociale à la moralité »¹³⁶, Madame de Staël affine son projet anthropologique. Influencée par la philosophie de Kant, elle partage sa conception de l'universalité de la loi morale qui est au fondement de l'unité humaine. Elle souligne l'importance que tous les hommes y attachent¹³⁷, et postule « le principe inné de notre existence morale »¹³⁸. Elle adopte aussi l'idée que la volonté offre à l'homme des possibilités d'action morale, une finalité morale possible. Autrement dit, la morale n'est pas affaire de « circonstances ». Elle le formule :

Ne savons-nous pas d'après notre propre expérience, que les circonstances, c'est-à-dire les objets extérieurs, influent sur notre manière d'interpréter nos devoirs. Agrandissez les circonstances, et vous y trouverez la cause des erreurs des peuples ; mais y a-t-il des peuples ou des hommes qui nient qu'il y ait des devoirs ? A-t-on jamais prétendu qu'aucune signification n'était attachée à l'idée du juste et de l'injuste ? L'explication qu'on en donne peut être diverse, mais la conviction du principe est partout la même, et c'est

¹³⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, deuxième partie, chap. XXX, « De la littérature et des arts », *op. cit.*, p. 64.

¹³⁶ Theodora ZEMEK, *Madame de Staël et l'esprit national*, *op. cit.*, p. 89-101.

¹³⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 189.

¹³⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VI, *op. cit.*, p. 135.

dans cette conviction que consiste l’empreinte primitive qu’on retrouve dans tous les humains¹³⁹.

Les « circonstances » sont ainsi l’ennemi de la volonté morale de l’homme. C’est une idée centrale dans *De l’Allemagne*. Aussi Germaine de Staël réitère. Elle écrit :

Si le hasard [...] décidait de la moralité d’un homme, comment pourrait-on l’accuser de ses actions ? Si tout ce qui compose notre volonté nous vient des objets extérieurs, chacun peut en appeler à des relations particulières pour motiver toute sa conduite ; et souvent ces relations diffèrent autant entre les habitants d’un même pays qu’entre un Asiatique et un Européen¹⁴⁰.

Elle pointe alors la faille : « Si donc la circonstance devait être la divinité des mortels, il serait simple que chaque homme eût une morale qui lui fût propre, ou plutôt une absence de morale à son usage »¹⁴¹. Elle ajoute, inquiète : « Quand on s’appuie des circonstances pour justifier une action immorale, sur quel principe pourrait-on se fonder pour s’arrêter à telle ou telle borne ? »¹⁴².

De cette approche, émerge le principe de responsabilité dans ce lien de l’homme au monde. Il s’agit là de ce que l’homme peut et doit faire de lui-même et de ce que l’on peut faire de lui. Madame de Staël s’appuie sur le « code du devoir ». Elle illustre : « Les kantien croient à l’action nécessaire et continuelle de la volonté contre les mauvais penchants. Ils ne tolèrent point les exceptions dans l’obéissance au devoir »¹⁴³. Le devoir est un impératif « dans chaque circonstance et dans tous les instants », « les combinaisons de l’esprit sur les suites qu’on peut prévoir

¹³⁹ Germaine DE STAËL, *De l’Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 99.

¹⁴⁰ Germaine DE STAËL, *De l’Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 100.

¹⁴¹ *Ibidem*.

¹⁴² Germaine DE STAËL, *De l’Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 188.

¹⁴³ Germaine DE STAËL, *De l’Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIV, « Du principe de la morale dans la nouvelle philosophie allemande », *op. cit.*, p. 197.

n'y doivent entrer pour rien »¹⁴⁴. Interprétant Kant, elle confirme que la morale a le devoir et non l'intérêt pour base. Elle dénonce là une morale utilitaire et analyse longuement les rapports entre les actions et la loi du devoir. Elle en fait la synthèse :

La philosophie idéaliste tend par sa nature à réfuter la morale fondée sur l'intérêt particulier ou national ; elle n'admet point que le bonheur temporel soit le but de notre existence, et ramenant tout à la vie de l'âme, c'est à l'exercice de la volonté et de la vertu qu'elle rapporte nos actions et nos pensées. [...] L'homme placé entre des arguments visibles et presque égaux que lui adressent en faveur du bien et du mal les circonstances de la vie, l'homme a reçu du ciel pour se décider le sentiment du devoir. Kant cherche à démontrer que ce sentiment est la condition nécessaire de notre être moral¹⁴⁵.

A travers ces règles qui doivent gouverner la conduite de l'homme, Germaine de Staël affirme ses convictions.

Elle assimile le moralisme utilitaire à une tromperie sur l'usage de la moralité. En effet, en fondant le mobile de ses actions uniquement sur « son propre avantage »¹⁴⁶, il ne montre chez l'homme aucun acte libre, aucun choix, mais plutôt des déterminismes. C'est la dénonciation d'une morale utilitaire fondée sur l'intérêt¹⁴⁷, synonyme de « combinaisons habiles ou maladroites »¹⁴⁸. Dans cette configuration où « nous sommes

¹⁴⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 191.

¹⁴⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIV, *op. cit.*, p. 195.

¹⁴⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XII, « De la morale fondée sur l'intérêt personnel », *op. cit.*, p. 183.

¹⁴⁷ Soucieuse de rendre à l'individu son autonomie, Madame de Staël réévalue la morale pratique. Stéphanie Genand souligne à juste titre que « l'association explicite du désintéressement et du libre arbitre élabore, à l'ombre de l'Empire, une pensée qui ne reconnaît d'autorité qu'à la conscience et que son détachement protège de la recherche du bénéfice – ce que *De l'Allemagne* appelle « la morale fondée sur l'intérêt personnel » », dans Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, *op. cit.*, p. 300-301.

¹⁴⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XII, *op. cit.*, p. 182.

l'unique but de nous-mêmes », où « il ne s'agit jamais que de soi », le calcul règne en maître. Elle pointe alors le danger :

Le calcul, dans la conduite de la vie, doit être toujours admis comme guide, mais jamais comme motif de nos actions. C'est un bon moyen d'exécution, mais il faut que la source de la volonté soit d'une nature plus élevée, et qu'on ait en soi-même un sentiment intérieur qui nous force aux sacrifices de nos intérêts personnels¹⁴⁹.

Elle prône ainsi une morale du sacrifice qui s'impose à la fois aux individus et aux nations. Et elle écrit :

Non seulement la morale fondée sur l'intérêt personnel met, dans les rapports des individus entre eux, des calculs de prudence et d'égoïsme qui en bannissent la sympathie, la confiance et la générosité ; mais la morale des hommes publics, de ceux qui traitent au nom des nations, doit être nécessairement pervertie par ce système. S'il est vrai que la morale des individus puisse être fondée sur leur intérêt, c'est parce que la société toute entière tend à l'ordre et punit celui qui veut s'en écarter ; mais une Nation, et surtout un Etat puissant, est comme un être isolé que les lois de la réciprocité n'atteignent pas¹⁵⁰.

La loi morale s'impose donc individuellement et collectivement, elle ne souffre aucune exception. En allant du particulier (morale dans les relations privées) au général (morale publique), Madame de Staël montre l'articulation difficile, voire impossible¹⁵¹, entre la morale et la politique. Elle en tire des enseignements : « La leçon qu'il importe le plus de donner aux hommes dans ce monde, et surtout dans la carrière publique, c'est de ne transiger avec aucune considération quand il s'agit du devoir »¹⁵². Elle illustre ses propos en se référant au modèle de la figure paternelle, être moral par excellence en tant qu'individu et homme

¹⁴⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XII, *op. cit.*, p. 183.

¹⁵⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 187.

¹⁵¹ Elle en fait le constat : « C'est presque un axiome reçu, qu'on ne peut les réunir », dans Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 187.

¹⁵² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 191.

d'Etat. Derrière le principe d'exemplarité mis en exergue, pointe l'émotion :

Qu'il me soit permis de citer l'exemple de mon père, puisqu'il s'applique directement à la question dont il s'agit. On a beaucoup répété que M. Necker ne connaissait pas les hommes, parce qu'il s'était refusé dans plusieurs circonstances aux moyens de corruption ou de violence dont on croyait les avantages certains [...] ; mais il s'était décidé par un acte de sa conscience à ne jamais reculer devant les conséquences, quelles qu'elles fussent, d'une révolution commandée par le devoir¹⁵³.

Au-delà de l'hommage, l'intégrité des principes de la morale est à professer et à préserver en tant que bien commun de l'humanité. Elle le formule avec une certaine hauteur de vue :

L'individu et la société sont responsables, avant tout, de l'héritage céleste qui doit être transmis aux générations successives [...]. Il faut que la fierté, la générosité, l'équité, tous les sentiments magnanimes enfin soient sauvés à nos dépens d'abord, et même aux dépens des autres, puisque les autres doivent, comme nous, s'immoler à ces sentiments¹⁵⁴.

En concédant un temps fort dans *De l'Allemagne* à la loi morale, Germaine de Staël mesure l'importance de son influence et son rayonnement salubre¹⁵⁵. Elle élargit toujours plus le cercle de sa réflexion. Elle s'interroge : « Que deviendrait le genre humain, si la morale n'était plus qu'un conte de vieille femme »¹⁵⁶, « un calcul de prudence et de sagesse, une économie de ménage, il y a presque de l'énergie à ne pas en vouloir »¹⁵⁷ ? L'homme manquerait le « but sublime de son existence », le « perfectionnement moral, pierre de touche donnée

¹⁵³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 190.

¹⁵⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 188.

¹⁵⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 191 : « Afin que non seulement les hommes de notre temps, mais ceux des siècles futurs en ressentent l'influence ».

¹⁵⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 187.

¹⁵⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, *op. cit.*, p. 189.

à l'ignorant comme au savant [...] et à la portée de tout le monde »¹⁵⁸. Il y a là l'application au champ moral d'une idée centrale de la pensée staëlienne, un dépassement de soi à rechercher non dans le bonheur¹⁵⁹, qui sans cesse échappe à l'homme, mais dans l'élévation grâce à ses actions guidées par « l'estime pour soi-même et pour les autres »¹⁶⁰. En interprétant ce qu'elle saisit de la philosophie morale kantienne, elle fait preuve de pédagogie. Elle argumente en ce sens : « En donnant à l'homme très peu d'influence sur son propre bonheur, et des moyens sans nombre de se perfectionner, l'intention du créateur n'a pas été sans doute que l'objet de notre vie fût un but impossible »¹⁶¹. Afin de ne pas désespérer l'homme, ce dessein doit être atteignable.

Madame de Staël poursuit :

Comment donc le but de notre liberté morale serait-il le bonheur [...], hors de notre puissance ? Il n'en est pas de même du perfectionnement ; chaque jour, chaque heure, chaque minute peut y contribuer ; [...] et cette œuvre dépend en entier de nous, quelle que soit notre situation sur la terre¹⁶².

Autrement dit, cette liberté est bien le fondement de « la doctrine du devoir ». Et elle ajoute : « Si l'homme est libre, il doit se créer à lui-même des motifs tout-puissants »¹⁶³. Le devoir garantit l'indépendance du choix de l'homme face aux difficultés du réel. Elle énonce :

¹⁵⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. I, *op. cit.*, p. 89-91.

¹⁵⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIV, *op. cit.*, p. 196 : « La loi du devoir ne tient en rien au besoin du bonheur ; au contraire, elle est souvent appelée à le combattre [...]. C'est en vain que par un jeu puéril on dirait que le perfectionnement est le bonheur ; nous sentons clairement la différence qui existe entre les jouissances et les sacrifices ».

¹⁶⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIV, *op. cit.*, p. 194.

¹⁶¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIV, *op. cit.*, p. 196.

¹⁶² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIV, *op. cit.*, p. 197.

¹⁶³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VI, *op. cit.*, p. 135.

Le livre de la nature est contradictoire, l'on y voit les emblèmes du bien et du mal presque en égale proportion ; et il en est ainsi pour que l'homme puisse exercer sa liberté entre des probabilités opposées, entre des craintes et des espérances à peu près de même force¹⁶⁴.

Au-delà, Germaine de Staël affirme la vocation de la construction morale. Le devoir est une limite à l'arbitraire avec l'idée sous-jacente qu'il norme les comportements humains.

Ce n'est pas sans motif cependant qu'on met tant d'importance à fonder la morale sur l'intérêt personnel : on a l'air de ne soutenir qu'une théorie, et c'est en résultat une combinaison très ingénieuse pour établir le joug de tous les genres d'autorités [...]. Quel accès ouvert à l'ascendant du pouvoir, aux transactions de la conscience, à tous les mobiles conseils des événements¹⁶⁵ !

Placée « sous la sauvegarde de principes immuables »¹⁶⁶ et d'une sévérité sans faille, la loi morale est le rempart indispensable à la liberté de l'homme.

Pour autant, la baronne de Staël s'interroge. Peut-on parler d'une science de la morale qui aurait une vertu pédagogique et permettrait de guider l'homme dans cette voie vers la liberté (morale) ? Elle y répond :

Les philosophes recherchent la forme scientifique en toutes choses ; on dirait qu'ils se flattent d'enchaîner ainsi l'avenir, et de se soustraire entièrement au joug des circonstances ; mais ce qui nous en affranchit, c'est notre âme, c'est la sincérité de notre amour intime pour la vertu. La science de la morale n'enseigne pas plus à être un honnête homme que la géométrie à dessiner¹⁶⁷.

Elle conclut toutefois :

¹⁶⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 102.

¹⁶⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XII, *op. cit.*, p. 185.

¹⁶⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIV, *op. cit.*, p. 197.

¹⁶⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XV, « De la morale scientifique », *op. cit.*, p. 202.

Il ne s'ensuit pas de cette impossibilité de trouver une science de la morale, ou des signes universels auxquels on puisse reconnaître [...], qu'il n'y ait pas des devoirs positifs qui doivent nous servir de guides ; mais comme il y a dans la destinée de l'homme nécessité et liberté, il faut aussi que dans sa conduite il y ait aussi l'inspiration et la règle¹⁶⁸.

Elle en escompte alors un renforcement de la volonté du devoir, sous l'impulsion de la dynamique de l'esprit humain.

De l'Allemagne est assurément « une réflexion de grand style »¹⁶⁹. Son approche philosophique au sens large place l'homme au centre de ses préoccupations. Toutefois, le connaître, intérieurement et extérieurement, pose un défi permanent. « La philosophie fait connaître l'homme plutôt que les hommes, avoue Madame de Staël, c'est l'habitude de la société qui seule nous apprend quels sont les rapports de notre esprit avec celui des autres »¹⁷⁰. C'est là toute la force de la vision anthropologique staëlienne, qui tout en proposant des modèles finit par s'en éloigner. Consciente des turpitudes du *sujet*, Germaine de Staël adopte une position résolument iconoclaste.

¹⁶⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XV, *op. cit.*, p. 203.

¹⁶⁹ Philippe RAYNAUD, « Liberté, civilité, politesse : la géographie des Lumières selon Madame de Staël », *op. cit.*, p. 198.

¹⁷⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VIII, *op. cit.*, p. 158.

Deuxième Partie. – Une vision disruptive

La pensée anthropologique staëlienne est une pensée du tragique qui se veut en même temps catharsis. Ambitionnant de libérer l'homme du poids des « désastres publics » et des « malheurs personnels »¹⁷¹, elle lui ouvre la voie d'un autre chemin possible que celui d'un long désenchantement. L'audace constitutive de *De l'Allemagne* instille une approche novatrice (I), la conviction toute pragmatique que l'on ne revient pas en arrière, que le besoin d'infini est présent, perceptible, tout comme celui d'échapper aux bornes (II).

Chapitre I. – Une approche novatrice

Esprit inconditionnellement libre, Germaine de Staël cultive une réflexion toujours différente, jamais issue d'une « référence à des règlements imposés par autrui »¹⁷². Dans *De l'Allemagne*, elle ouvre la voie à une pensée décroisée, affranchie de l'arbitraire, dans un dialogue avec les esprits libres. Elle veut effacer « la trace de toutes les habitudes, de tous les préjugés en se faisant, comme Descartes, une méthode indépendante de toutes les routes déjà tracées »¹⁷³. Cette volonté est sa marque de fabrique, que l'on trouve déjà consacrée sous une autre forme dans *Des circonstances actuelles* : « Pour exciter l'enthousiasme, la joie, l'exaltation, il faut des hommes dont on puisse croire tous les sentiments naturels, qui n'aient aucune obligation, aucune charge et dont la pensée libre excite une adhésion libre comme elle »¹⁷⁴. Autrement dit, « la société a moins de pouvoir sur chaque homme » détaché des convenances ; « l'on traite tout avec soi-même ; et l'essentiel, dans les productions de la pensée comme dans les actions de la vie, c'est de s'assurer qu'elles partent de notre conviction intime et de nos

¹⁷¹ Simone BALAYE, *Lumières et libertés*, op. cit., p. 55 : « Madame de Staël y met en oeuvre l'expérience vécue par elle durant l'agonie de l'Ancien Régime et la tragédie révolutionnaire ».

¹⁷² Simone BALAYE, *Lumières et libertés*, op. cit., p. 56.

¹⁷³ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 76.

¹⁷⁴ Germaine DE STAËL, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*, éd. John VIENOT, Paris, Fischbacher, 1906, p. 190.

émotions spontanées »¹⁷⁵. Madame de Staël le formule plus directement encore : « Elever l'âme, et non pas l'endoctriner »¹⁷⁶.

§ 1. – *L'intériorité, une sphère nouvelle*

Son regard anthropologique panoramique sur la condition humaine l'amène à imaginer, déjà dans *De l'influence des passions*, les voies intérieures comme « une part du vaste tableau des destinées, où chaque homme est perdu dans son siècle, le siècle dans le temps et le temps dans l'incompréhensible »¹⁷⁷. Elle y revient dans *De l'Allemagne* avec un autre regard : « la voix de la conscience est si délicate qu'il est facile de l'étouffer ; mais elle est si pure qu'il est impossible de la méconnaître »¹⁷⁸. *De l'Allemagne* conforte « l'énigme de nous-mêmes qui dévore comme le sphinx les milliers de systèmes qui prétendent à la gloire d'en avoir deviné le mot »¹⁷⁹. Madame de Staël annonce un renversement :

L'esprit humain est maintenant bien moins avide des événements mêmes les mieux combinés, que des observations sur ce qui se passe dans le cœur. Cette disposition tient aux grands changements intellectuels qui ont eu lieu dans l'homme ; il tend toujours plus en général à se replier sur lui-même [...] dans le plus intime de son être¹⁸⁰.

De cette mutation axiologique, émerge « une sphère nouvelle » déjà pressentie mais que *De l'Allemagne* révèle avec force :

Lorsque que j'ai commencé l'étude de l'allemand, il m'a semblé que j'entrais dans une sphère nouvelle où se manifestaient les lumières les plus

¹⁷⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. IX, « Influence de la nouvelle philosophie allemande sur la littérature et les arts », *op. cit.*, p. 159.

¹⁷⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. IX, *op. cit.*, p. 161.

¹⁷⁷ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 125.

¹⁷⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XII, *op. cit.*, p. 193.

¹⁷⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. III, *op. cit.*, p. 109.

¹⁸⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, seconde partie, chap. XXVIII, *op. cit.*, p. 43.

frappantes sur tout ce que je ressentais auparavant d'une manière confuse. [...] Le caractère distinctif de la littérature allemande est de reporter tout à l'existence intérieure ; et c'est là le mystère des mystères¹⁸¹.

En l'invitant à ausculter le centre affectif, une autre dimension de l'homme se fait jour, « l'homme tel qu'on le voit, tel qu'il se montre »¹⁸². A la conquête du « parfum de l'âme »¹⁸³, Germaine de Staël identifie un sentiment d'une autre nature « en rapport avec l'immense et l'infini ». A l'instar des Allemands qui sont « comme les éclaireurs de l'armée de l'esprit humain », elle emprunte alors « des routes nouvelles » et tente « des moyens inconnus »¹⁸⁴. De quoi s'agit-il ?

Dans *De l'Allemagne*, une somme de principes neufs et dérangeants affleure et exprime le rejet des convenances imposées par la tyrannie sociale alors qu'une autre réalité est en train de poindre. Les attentes de l'homme sont pressantes, il ne les a pas encore exprimées mais elles sont sous-jacentes, latentes.

Pour l'illustrer, Germaine de Staël prononce une diatribe contre « ceux qui se croient du goût », équivalent du « bon ton en société ». Son discours se fait plus acerbe, il se politise : « Le bon goût en littérature est, à quelques égards, comme l'ordre sous le despotisme, il importe d'examiner à quel prix on l'achète »¹⁸⁵ (supprimé par la censure selon les notes de Madame de Staël). Sous couvert également de propos sur l'art dramatique français, elle dénonce la stérilité des règles et des systèmes convenus. Elle écrit : « Vingt ans de révolution ont donné d'autres

¹⁸¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, deuxième partie, chap. XXXI, *op. cit.*, p. 68.

¹⁸² Germaine DE STAËL, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 153.

¹⁸³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. V, « Klopstock », *op. cit.*, p. 179.

¹⁸⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. II, « Du jugement qu'on porte en Angleterre sur la littérature allemande », *op. cit.*, p. 167.

¹⁸⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XIV, « Du goût », *op. cit.*, p. 248.

besoins [...] ; mais la tendance naturelle du siècle c'est la tragédie historique »¹⁸⁶. Et elle ajoute :

Il serait donc à désirer qu'on pût sortir de l'enceinte [...] ; il faut permettre plus de hardiesse [...] ; car [...], on finira par ne plus voir au théâtre que des marionnettes héroïques, inspirées par l'antithèse dans leurs actions comme dans leurs paroles, mais sans aucun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme, avec la destinée redoutable, qui, tour à tour, l'entraîne et le poursuit¹⁸⁷.

Derrière cette formule sur la liberté de conception et de construction, la revendication est sans ambigüité de ne pas sacrifier le fond à la forme, de ne pas ignorer les conséquences de la vie. Autrement dit, elle évoque bien le drame du genre humain : « Tout est tragédie dans les événements qui intéressent les nations »¹⁸⁸. Les conditions de l'existence humaine sont au centre de la réflexion. En se détachant des principes (du goût, etc.) qui dépendent des relations de la société, l'homme se donne une autre représentation de son appartenance à la vie sensible par son refus des conventions sociales. Un tel regard, marqueur d'une rupture, ne pouvait qu'être jugé subversif. C'est une façon de ne pas admettre le préjugé qui destine chaque homme à faire exclusivement ce qu'on attend de lui sur le mode « *tout le monde pense ou fait ainsi* »¹⁸⁹.

L'être de l'homme a évolué, il ne le sait pas encore, la baronne de Staël-Holstein alerte et éclaire. C'est sous cet angle qu'il faut aborder la façon dont elle révèle l'homme à l'homme. *De l'Allemagne* imprime une direction, il n'est plus temps de s'en tenir au « règne du paraître, et non de l'être »¹⁹⁰. Son regard anthropologique la conduit alors à « moissonner

¹⁸⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XV, « De l'art dramatique », *op. cit.*, p. 258.

¹⁸⁷ *Ibidem*.

¹⁸⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XV, *op. cit.*, p. 258.

¹⁸⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XXI, *op. cit.*, p. 232.

¹⁹⁰ Philippe RAYNAUD, « Liberté, civilité, politesse : la géographie des Lumières selon Madame de Staël », *op. cit.*, p. 199.

dans un champ tout nouveau »¹⁹¹, dont elle ne mesure pas la portée exacte. Il appartiendra aux héritiers de *De l'Allemagne*, ceux qui composent le genre humain, de s'en approprier les effets. A cet égard, le message dont il se fait l'écho ne laisse pas de tout repos. Il impose de creuser en profondeur, de ne pas se laisser impressionner par l'apparence, tant la volonté de résonnance est immense. Loin, très loin de l'exercice de style, il éveille les consciences, les bouscule par les impasses de l'homme mises en lumière ; et ce faisant, nous transforme. *De l'Allemagne* n'est pas un « livre pitoyable et nauséabond »¹⁹², comme a pu l'écrire Henri Heine, mais une œuvre d'une rare pénétration en territoire humain.

Germaine de Staël nous y conduit. Elle l'explore et l'appréhende à sa manière, avec un mélange de réalité externe et de sentiment intime. Elle le formule sur le mode interrogatif comme pour accoucher son esprit :

Il s'opère des changements continuels en nous, par les circonstances extérieures de notre vie, et néanmoins nous avons toujours le sentiment de notre identité. Qu'est-ce donc qui atteste cette identité, si ce n'est le MOI toujours le même, qui voit passer devant son tribunal le MOI modifié par les impressions extérieures¹⁹³ ?

La baronne de Staël se penche sur les fortes contradictions de la société qui, au moment où elle écrit *De l'Allemagne*, émergent du besoin de repenser le monde extérieur et intérieur. Elle identifie la crise de l'identité qui se trame, se servant de « sa conscience intime comme d'une démonstration »¹⁹⁴. Et dans cette volonté, elle établit dans « le MOI qui sert de base à tout » une distinction entre le « MOI passager » et le « MOI durable »¹⁹⁵. Madame de Staël pressent indéniablement les perturbations

¹⁹¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XIV, *op. cit.*, p. 248.

¹⁹² Henri (Heinrich) HEINE, *De l'Allemagne*, première partie, chap. IV, p. 157.

¹⁹³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VII, *op. cit.*, p. 147.

¹⁹⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. V, « Observations générales sur la philosophie allemande », *op. cit.*, p. 123.

¹⁹⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VII, *op. cit.*, p. 146.

« du sujet dédoublé »¹⁹⁶, « assist[ant] soi-même à sa pensée et [croyant] la voir passer comme l'onde, tandis que la portion de soi qui la contemple est immuable »¹⁹⁷.

§ 2. — *Le sentiment, une autre dimension*

Cette approche nouvelle des arcanes de l'anthropologie est en quelque sorte une autre formulation du « Connais-toi toi-même ». Autrement dit, la vérité n'est pas donnée une fois pour toute, qui plus est dans les régions confuses de l'être. Elle requiert un autre langage, celui du sentiment. Elle explique le terme en reprenant la philosophie de Kant, qui le dissocie de la sensibilité :

Il admet l'un comme juge des vérités philosophiques ; il considère l'autre comme devant être soumise à la conscience. Le sentiment et la conscience sont employés dans ses écrits comme des termes presque synonymes ; mais la sensibilité se rapproche davantage de la sphère des émotions et par conséquent des passions qu'elles font naître¹⁹⁸.

A l'appui de cette conviction, elle affirme dans *De l'Allemagne* :

On croit que des arguments dans la forme logique ont plus de certitude qu'une preuve de sentiment ; et il n'en est rien. Dans la région des vérités intellectuelles et religieuses [...], il faut se servir de notre conscience intime comme d'une démonstration »¹⁹⁹.

La puissance du sentiment, « qui contient tout le mystère de la vie », voilà ce que Germaine de Staël considère comme la respiration de l'homme. Elle écrit :

Les esprits froids voudraient qu'on ne leur présentât que les aperçus de la raison, sans y joindre ces mouvements, ces regrets, ces égarements de la

¹⁹⁶ Stéphanie GENAND, « Inquiétants dépaysements : les voyages mélancoliques de Germaine de Staël », *Viatica*, n°3, 2020, p.5.

¹⁹⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VII, *op. cit.*, p. 146.

¹⁹⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIV, *op. cit.*, p. 198.

¹⁹⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. V, *op. cit.*, p. 123.

rêverie qui n'exciteront jamais leur intérêt ; je me résigne à leur critique. En effet, comment pourrais-je l'éviter ? comment imposer silence aux sentiments qui vivent en nous, et ne perdre cependant aucune des idées que ces sentiments nous ont fait découvrir [...], et ne vaut-il pas mieux se livrer à tous les défauts que peut entraîner l'irrégularité de l'abandon naturel²⁰⁰ ?

Ce recentrage sur le sentiment participe d'une meilleure compréhension de l'homme.

A travers le sentiment, qui structure le monde anthropologique staëlien, se révèlent un univers fragmenté et des « scènes invisibles »²⁰¹. La double dimension de l'existence humaine y apparaît, ce que Germaine de Staël appelle « la destinée humaine à deux faces ». Cette découverte d'une matière neuve, non encore maîtrisée et surtout indicible, que nous dit-elle de l'homme ? Selon Stéphanie Genand,

Le lecteur moderne identifie sans peine, dans cette autre dimension qui double et agite l'existence, ce que Freud nommera en 1896 « l'inconscient »²⁰². Staël, à son époque, ignore évidemment le concept et le mot. Elle n'en éprouve pas moins, avec tout ce que cette découverte peut avoir d'effrayant et d'exaltant, la présence d'une force irrationnelle au cœur de l'existence. Comment la nommer et l'appréhender ? La question se révèle d'autant plus cruciale que cette puissance incompréhensible, loin de pétrifier sa pensée, l'attire. L'œuvre staëlienne, non contente d'envisager cet envers de la conscience, tente aussi de le comprendre et d'en cerner, au plus près, les manifestations. Rien ne doit détourner l'analyse ni brider l'exercice de la lucidité²⁰³.

²⁰⁰ Germaine DE STAËL, *De la littérature, op. cit.*, p. 415.

²⁰¹ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif, op. cit.*, p. 214.

²⁰² Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif, op. cit.*, p. 28 : « Le terme apparaît pour la première fois sous sa plume dans une lettre à Wilhelm Fliess (médecin allemand, célèbre pour sa relation épistolaire avec Freud) datée du 6 décembre 1896. Il est ensuite défini plus précisément en 1915 : voir Sigmund FREUD, « L'Inconscient », *Métopsychoanalyse*, Paris, PUF, 2010, p. 49-86, puis en 1920-1923, où il inclut les trois instances de la conscience, le « moi », le « ça » et le « surmoi » ».

²⁰³ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif, op. cit.*, p. 28.

Madame de Staël l'analyse :

En considérant comme non existant tout ce qui dépasse les lumières des sensations, on peut mettre aisément beaucoup de clarté dans un système dont on trace soi-même les limites. Mais tout ce qui est au-delà de ces limites en existe-t-il moins parce qu'on le compte pour rien ? »²⁰⁴.

En détectant au cœur des individus, le visible et l'invisible, le rationnel et l'irrationnel, le prévisible et l'imprévisible, l'explicable et l'inexplicable, elle expose des idées novatrices et pressent des voies nouvelles.

En ce sens, *De l'Allemagne* pose les fondements d'une expérience de la dualité. Germaine de Staël postule l'existence d'un élément étrange. Elle écrit :

Le jour où l'on a dit qu'il n'existait pas de mystères dans ce monde, ou du moins qu'il ne fallait pas s'en occuper, que toutes les idées venaient par les yeux et par les oreilles, et qu'il n'y avait de vrai que le palpable, les individus qui jouissent en parfaite santé de tous leurs sens se sont crus les véritables philosophes. Faut-il donc appeler du nom de folie tout ce qui n'est pas soumis à l'évidence matérielle²⁰⁵ ?

En véritable observatrice de l'homme, elle envisage « *en même temps le recto ou le verso* » à la manière de Rousseau dans *l'Emile*, en ne les opposant pas et en les mettant en perspective dans *De l'Allemagne*. Elle le formule : l'homme offre à qui veut l'observer « deux faces absolument contraires »²⁰⁶, « la paix et la discorde, l'harmonie et la dissonance, qu'un lien secret réunit, ...l'unité sublime qui la caractérise se fait toujours connaître »²⁰⁷. Au-delà de l'opposition, elle identifie ici le moyen de la réconciliation.

²⁰⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VII, *op. cit.*, p. 145.

²⁰⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. IV, *op. cit.*, p. 114.

²⁰⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. IX, « De la contemplation de la nature », *op. cit.*, p. 292.

²⁰⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. IX, *op. cit.*, p. 297.

En dévoilant le double visage de l'humanité, Madame de Staël pressent les premières données d'un genre entièrement nouveau, mais elle « équilibre le surgissement du mystère par le souci de la vérité concrète ». Il est vrai que la vie du sentiment, la sphère de l'étrangeté chez l'homme ne sauraient contredire les exigences d'une interprétation rationnelle. Et en même temps,

Elle n'accepte pas tout l'héritage du XVIII^e siècle : la raison raisonnante a desséché la puissance du sentiment, tari les sources de la religion, et favorisé une philosophie matérialiste qui a plongé « l'univers et l'homme dans les ténèbres ». Il faut renouer avec les sources de la sensibilité, et l'Allemagne doit y aider²⁰⁸.

Germaine de Staël explicite : « Dépourvu d'imagination et de sensibilité, l'on pourrait à force de sécheresse devenir pour ainsi dire fou de raison, et [...] se tromper autant sur les caractères et les affections des hommes »²⁰⁹. Ainsi, pour reprendre les mots de Florence Lotterie, « comme toujours dans la pensée staëlienne, la place de la sensibilité est tempérée par celle de la raison, de même que la raison est attendrie par la voix du cœur »²¹⁰. Effectivement, on ne peut qu'acquiescer. Germaine le dira à sa manière : « Je ne puis séparer mes idées de mes sentiments »²¹¹. Comment pourrait-il en être autrement alors que *De l'Allemagne* porte l'expérience fondamentale de l'être humain et tend « le miroir de l'existence humaine »²¹² pour mieux en dévoiler le sens ?

§ 3. — *L'insurrection mélancolique, la rupture*

C'est là précisément, dans ce que *De l'Allemagne* nomme « les inconséquences de la vie », que s'annoncent le tragique, les imperfections, les contradictions et les déchirements qui traversent l'homme romantique. Madame de Staël l'exprime par la voix du poète :

²⁰⁸ Michel WINOCK, *Madame de Staël, op. cit.*, p. 443.

²⁰⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. II, *op. cit.*, p. 96.

²¹⁰ Florence LOTTERIE, « Madame de Staël. La littérature comme « philosophie sensible » », *Romantisme*, vol. 124, n°2, 2004, p. 26.

²¹¹ Germaine DE STAËL, *De la littérature, op. cit.*, p. 415.

²¹² Stéphanie GENAND, « Inquiétants dépaysements : les voyages mélancoliques de Germaine de Staël », *op. cit.*, p.2.

L'énigme de la destinée humaine n'est de rien pour la plupart des hommes ; le poète l'a toujours à l'imagination. L'idée de la mort qui décourage les esprits vulgaires, rend le génie plus audacieux, et le mélange des beautés et des terreurs de la destruction excite je ne sais quel délire de bonheur et d'effroi, sans lequel on ne peut ni comprendre ni décrire le spectacle de ce monde²¹³.

Elle y décèle les symptômes d'une forme de déshérence accentués par les conflits intérieurs. *De l'Allemagne* met en lumière les inquiétudes de l'homme sur ses « grandeurs » et ses faiblesses. Elle s'en fait la médiatrice : « La faculté d'admirer la véritable grandeur à travers les inconséquences dans la vie, cette faculté est la seule qui honore celui qui juge »²¹⁴. Est-ce à dire que l'homme face au tragique, sans le nier, peut au moins tenter de le dépasser ? Germaine de Staël livre sa vision : « Les situations le plus funestes ne paraissent jamais sans ressources [...], l'impossible n'existe pas – ainsi l'espoir n'est jamais totalement détruit »²¹⁵. Finalement, il n'y a pas de malheur irrévocable »²¹⁶. Pour autant, il n'y a pas de bonheur (« la réunion des contrastes »²¹⁷) possible²¹⁸.

Déjà *De l'influence des passions* témoigne de cette prise de conscience. Madame de Staël préfigure un rapport à l'existence qui est de l'ordre structurel : « En s'approchant, par la réflexion, de tout ce qui compose le

²¹³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. X, « De la poésie », *op. cit.*, p. 207.

²¹⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XV, *op. cit.*, p. 259.

²¹⁵ Germaine DE STAËL, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 106.

²¹⁶ *Ibidem*.

²¹⁷ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 15.

²¹⁸ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 12 : « Le bonheur, tel qu'on le souhaite, est la réunion de tous les contraires ; c'est pour les individus, l'espoir sans la crainte, l'activité sans l'inquiétude, la gloire sans la calomnie, l'amour sans l'inconstance, [...] ; le bonheur, tel que l'homme le conçoit, c'est ce qui est impossible en tous genres ; et le bonheur, tel qu'on peut l'obtenir, le bonheur sur lequel la réflexion et la volonté de l'homme peuvent agir, ne s'acquiert que par l'étude de tous les moyens les plus sûrs pour éviter les grandes peines ».

caractère de l'homme, on se perd dans le vague de la mélancolie »²¹⁹. Cette part insoupçonnée de l'être prouve qu'il ne se réduit pas à une simple mécanique, que son monde intérieur échappe à l'uniformité et lui assure une autonomie et une liberté que nul ne peut lui arracher. Cette « cartographie psychique »²²⁰ esquisse une approche anthropologique iconoclaste. Elle l'est d'autant plus qu'il faut y voir, sous la plume de la baronne de Staël, le signe de « l'insurrection mélancolique » qui, échappant aux évidences et au réel, « politise dès lors le statut de la mélancolie » et « déjoue les systèmes »²²¹. En ce sens, *De l'Allemagne* ne donne pas une simple vision des « valeurs [appelées] préromantiques ou pas »²²² (mélancolie, énergie, enthousiasme, douleur) mais plutôt « celle de l'écrivain de la modernité, agent social d'une rupture qu'il a sans doute voulue et qui le stigmatise à jamais »²²³. Au-delà, cette volonté assumée montre que « l'obscurité dans l'analyse des choses de la vie prouve seulement qu'on ne les comprend pas »²²⁴. Le regard anthropologique de Madame de Staël permet de les révéler, « au nom de l'universel humain »²²⁵. Il éclaire le « sens existentiel »²²⁶, telle en est la portée.

A cet égard, elle écrit « en pionnière [s'aventurant] sur des terres inconnues qu'elle révèle à ses compatriotes sédentaires »²²⁷, faisant son miel de la culture allemande pour tenter de « peindre l'œuvre d'un

²¹⁹ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 125.

²²⁰ Stéphanie GENAND, « Inquiétants dépaysements : les voyages mélancoliques de Germaine de Staël », op. cit., p.5.

²²¹ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, op. cit., p. 307.

²²² Gérard GENGEMBRE et Jean GOLDZINK, « Introduction », dans Germaine de Staël, *De la littérature*, op. cit., p. 41.

²²³ Jacques DUBOIS, « Madame de Staël et l'institution littéraire », *Le Groupe de Coppet et le monde moderne : Conceptions – Images – Débats*, Liège, Presses universitaires de Liège, 1998, p. 33-46.

²²⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XI, « De la poésie », op. cit., p. 180.

²²⁵ Florence LOTTERIE, « Madame de Staël. La littérature comme « philosophie sensible » », op. cit., p. 19.

²²⁶ Florence LOTTERIE, « Madame de Staël. La littérature comme « philosophie sensible » », op. cit., p. 22.

²²⁷ Michel WINOCK, *Madame de Staël*, op. cit., p. 446.

destin aveugle et sourd »²²⁸. Perspicace, et prenant la mesure des évolutions en germe, elle ouvre ainsi la voie du romantisme²²⁹, phénomène littéraire et sociétal qui brise les codes d'une pensée impersonnelle et « stérile » pour pénétrer les arcanes de l'individualité et s'ouvrir au monde (extérieur/intérieur). Germaine de Staël s'y réfère sans pour autant le théoriser. Elle écrit : « Le nom de *romantique* a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme »²³⁰. Toutefois, au-delà de la sémantique, la baronne de Staël prend le pouls de son temps, pour mieux s'en détacher et se projeter. « Il est, dit-elle, dans la nature de l'homme d'entrer en composition avec l'esprit de son temps, alors même qu'il veut le combattre »²³¹. De là lui vient sans doute « le besoin de s'élever jusqu'aux pensées et aux sentiments sans bornes »²³².

²²⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XI, « De la poésie classique et de la poésie romantique », *op. cit.*, p. 213.

²²⁹ Gérard GENGEMBRE et Jean GOLDZINK, « Introduction », dans Germaine de Staël, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 41 : « C'est dans le romantisme allemand contemporain, tel que les frères Schlegel tentent, au même moment, de le théoriser, que les valeurs [appelées] préromantiques ou pas se dissocient de l'héritage des Lumières et s'y opposent violemment. Mais cela est une autre histoire : l'histoire d'un autre livre, qui s'appellera *De l'Allemagne* ».

²³⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XI, *op. cit.*, p. 211.

²³¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. VI, *op. cit.*, p. 134.

²³² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. IX, *op. cit.*, p. 134.

Chapitre II. — Une démarche « sans bornes ni frein »

« Si l'on osait le dire, peut-être trouverait-on qu'en France il y a maintenant trop de freins »²³³, alors que, selon Madame de Staël, il suffirait de « guider les facultés sans les comprimer »²³⁴.

A l'aune d'« une curiosité sans borne »²³⁵, que recherche Germaine de Staël ? A l'inverse de « ceux [les gens du monde] qui ne conçoivent rien [...] et se sont fait un cœur humain à leur gré pour le juger à leur aise », elle interroge inlassablement : « Il vous est facile, leur dit-elle, de comprendre l'homme que vous avez créé ; mais celui qui est, vous ne le connaissez pas »²³⁶. Se débarrasser du factice pour reculer les limites, tel est le programme staëlien dans *De l'Allemagne*. Quel est le sens de la démarche, que doit-on comprendre ? Elle le précise dans une formule à l'emporte-pièce, « dès qu'il y a vie, il y a danger »²³⁷. Autrement dit, jouons de clairvoyance lorsqu'il s'agit de l'homme. Cette démarche est d'autant plus précieuse et impérative que, dans *De l'Allemagne*, la baronne de Staël s'attache à dégager les pistes possibles de résolution de l'énigme de l'homme. Or, « si l'on se bornait en tout »²³⁸, comment y parvenir ?

§ 1. — L'homme mis à nu

Desserrant davantage encore les freins d'une réflexion anthropologique déjà bien avancée, Madame de Staël poursuit son

²³³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XIV, *op. cit.*, p. 249.

²³⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. VIII, « De l'esprit de secte en Allemagne », *op. cit.*, p. 290.

²³⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, deuxième partie, chap. XXXI, *op. cit.*, p. 68.

²³⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. VI, *op. cit.*, p. 276.

²³⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. VIII, *op. cit.*, p. 290.

²³⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. IX, *op. cit.*, p. 299.

analyse. Factuelle, elle écrit dans un des derniers chapitres de *De l'Allemagne* :

Il y a, on ne saurait le nier, un côté terrible dans la nature comme dans le cœur humain, et l'on y sent une redoutable puissance de colère. Quelle que soit la bonne intention des partisans de l'optimisme, plus de profondeur se fait remarquer, ce me semble, dans ceux qui ne nient pas le mal, mais qui comprennent la connexion de ce mal avec la liberté de l'homme, avec l'immortalité qu'elle peut lui mériter²³⁹.

On trouve ici ce qui fait la singularité de son livre. Cette « anthropologie du mal »²⁴⁰ qu'elle pointe, d'autant plus familière qu'elle l'a vécue dans les heures sombres de la Révolution²⁴¹, fait-elle partie de l'essence de l'homme et lui permet-elle in fine de se libérer ?

Philippe Raynaud souligne, à cet égard, que pour comprendre la pensée de Madame de Staël, il faut la replacer dans une préoccupation plus générale, celle de savoir « comment civiliser la France post-révolutionnaire »²⁴².

Ecœurée par les dérives sanguinaires de l'an II, fortement ébranlée par les excès et la radicalisation des révolutionnaires, Germaine de Staël pressent et saisit la profonde rupture provoquée par les événements de 1789. La rupture n'est pas seulement sociale, elle est également morale, psychique, et ouvre un nouvel épisode de « l'histoire de l'âme »²⁴³ :

²³⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. IX, *op. cit.*, p. 292.

²⁴⁰ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, *op. cit.*, p. 208.

²⁴¹ Germaine DE STAËL, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 507 : « Ne sachant pas encore combien dans les révolutions l'homme devient inhumain, je m'adressai deux ou trois fois aux gendarmes, qui passaient près de ma voiture, pour leur demander du secours ».

²⁴² Philippe RAYNAUD, « Liberté, civilité, politesse : la géographie des Lumières selon Madame de Staël », *op. cit.*, p. 201.

²⁴³ Stéphanie GENAND, « Passions-Pulsions. L'histoire à l'école de l'irrationnel dans l'oeuvre de Germaine de Staël (1789-1816) », actes du

Sous la monarchie, personne n'avait rien à craindre du vice, ni à espérer de la vertu, tout allait par l'ascendant de la veille sur le lendemain. Il y avait un certain respect pour le passé, qui contenait tout le corps social. [...] Mais dans une révolution où tout est possible, où il ne reste de barrières que celles que la conscience s'impose, dans une révolution où la société recommence, où l'homme a senti toute la force de l'homme, où il a vu cet être, son semblable, tel qu'il est quand il n'a plus de pitié, quand il dispute la terre à ses habitants, quand il se livre à la vie sans en voir le terme ni le but, quand il s'enivre de son intérêt personnel comme d'un sentiment dévastateur qui cherche le repos dans la destruction et s'inquiète de l'existence partout ailleurs que dans son propre sein, alors on a, pour ainsi dire, assisté au choc de tous les éléments qui ont rendu les lois de la morale si nécessaires²⁴⁴.

Comprenant les ressorts de l'esprit humain, elle se livre à une explication des événements dans son livre *Des circonstances actuelles*²⁴⁵, affirmant ainsi sa modernité par sa vision politique. Alors qu'elle faisait partie de la classe dirigeante de l'Ancien Régime, elle a été l'une des premières à tourner la page de la royauté afin de se rallier à la république, incarnation du régime de la réconciliation des Français. Cependant, son esprit avant-gardiste ne connaît aucune limite : défense de la liberté d'expression, garantie de la liberté individuelle, rejet de toute forme d'arbitraire, construction d'une société cosmopolite, distinction entre les acquis de la Révolution de 1789 et les excès de la Terreur, autant de registres dans lesquels la réflexion engagée de la baronne de Staël s'épanouit pour rayonner pleinement. Consciente de tous les enjeux, et surtout des dangers nés de la fracture causée par la chute de l'Ancien Régime, elle clame la nécessité de « terminer la Révolution ».

colloques « Les inventions de l'inconscient au XIX^e siècle », Publications du Centre Seebacher, Université Paris Diderot, 2018, p. 2.

²⁴⁴ Germaine DE STAËL, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, op. cit., p. 298.

²⁴⁵ *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France* est l'un des grands livres politiques écrit, mais non publié, par Germaine de Staël en 1798, dans lequel elle recherche, « dans les circonstances actuelles, ce qui peut terminer la Révolution ». C'est également durant cette période qu'elle commence à écrire une autre de ses grandes oeuvres, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*.

Au-delà, elle montre que les verrous de l'ancien temps ont libéré un torrent d'énergies « d'autant plus puissantes qu'elles ont été longtemps bridées et surgissent dans un espace sans loi ni réelle expérience d'un tel bouleversement »²⁴⁶. Face à ce chaos et ce déchaînement des passions, « l'homme devient inhumain ». Cette cruauté, cette expérience de la douleur, Germaine de Staël l'a elle-même vécu :

Je fus trois heures à me rendre du faubourg Saint-Germain à l'Hôtel de Ville. On me conduisait au pas à travers une foule immense qui m'assaillait par des cris de mort. Ce n'était pas moi qu'on injurait, à peine alors me connaissait-on, mais une grande voiture, et des habits galonnés représentaient aux yeux du peuple ceux qu'il devait massacrer²⁴⁷.

Loin de se limiter à un simple panorama politique, Madame de Staël touche à ce qu'il y a de plus intime : face à nous-mêmes, le seul chemin possible est l'introspection. *Des circonstances actuelles* propose ainsi une interprétation anthropologique de l'Homme : « elle montre l'homme nu, livré à la force de ses instincts et levant le voile sur les profondeurs archaïques de son identité »²⁴⁸.

Dans un sens différent de celui exprimé dans *Des circonstances actuelles*, *De l'Allemagne* participe de cette réflexion par sa vision anthropologique. En mettant en lumière les mauvais penchants de l'homme, en analysant la présence du mal comme une potentialité, Germaine de Staël indique le prix à payer pour donner les clés d'un autre possible. Face à « l'ignorance des temps barbares », elle voudrait « enfin faire des hommes énergiques et réfléchis, sincères et généreux, de tous ces caractères sans élévation, de tous ces esprits sans idées, de tous ces moqueurs sans gaieté, [...] qu'on appelle l'espèce humaine faute de mieux »²⁴⁹.

²⁴⁶ Stéphanie GENAND, « Passions-Pulsions. L'histoire à l'école de l'irrationnel dans l'oeuvre de Germaine de Staël (1789-1816) », *op. cit.*, p. 3.

²⁴⁷ Germaine DE STAËL, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 507.

²⁴⁸ Stéphanie GENAND, « Passions-Pulsions. L'histoire à l'école de l'irrationnel dans l'oeuvre de Germaine de Staël (1789-1816) », *op. cit.*, p. 3.

²⁴⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. V, « De la disposition religieuse appelée mysticité », *op. cit.*, p. 272.

Le moment *De l'Allemagne* incarne pleinement le point d'orgue d'un engagement staëlien en faveur de l'humain dans sa relation avec la liberté. L'épigraphe qui figure dans *Des circonstances actuelles* peut ici être reprise :

Nous sommes un petit nombre, reste de nos amis et pour ainsi dire de nous-même ; tant d'années ont été enlevées du milieu de la vie, tant d'années pendant lesquelles, à travers la douleur et le silence, les jeunes sont arrivés à la vieillesse et les vieillards au dernier terme de la vie²⁵⁰.

Cette mise en scène dramatique de l'humanité incarne les « jours de sang »²⁵¹, une « expérience morale » que « la génération staëlienne reçoit en héritage, au lendemain de 93 »²⁵². Elle en dresse un tableau décrivant les passions comme moment d'intense rupture et de violence, incarnation du mal²⁵³. Elle en tire alors toutes les conséquences :

L'avenir n'a point de précurseur. Le guide de la vraisemblance, de la probabilité n'existe plus. L'homme erre dans la vie comme un être lancé dans un élément étranger. [...] L'univers entier semble jeté dans le creuset d'une création nouvelle, et tout ce qui existe est froissé dans cette terrible opération. [...] On nous peint et le chaos et la naissance du monde comme précédant celle de l'homme ; mais de nos jours, au contraire, l'être sensible assiste au changement, au renouvellement général, et sur son âme portent tous les coups dont la terre est ébranlée²⁵⁴.

Elle ajoute : « Depuis l'exécrable règne de la terreur, une nouvelle gradation s'est établie ; des degrés inconnus de malheur ayant été

²⁵⁰ Germaine DE STAËL, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, op. cit., p. 1.

²⁵¹ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 9.

²⁵² Stéphanie GENAND, « Inquiétants dépaysements : les voyages mélancoliques de Germaine de Staël », op. cit., p.4.

²⁵³ Germaine DE STAËL, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, op. cit., p. 507 : « [...] dans les révolutions l'homme devient inhumain ».

²⁵⁴ Germaine DE STAËL, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, op. cit., p. 2.

découverts, on a admis cette proportion de plus dans le calcul des possibles »²⁵⁵.

L'histoire, hélas se répétant, Germaine de Staël en propose une nouvelle lecture dans *De l'Allemagne*, dans une perspective politique et sociale différente (à l'ombre de l'Empire). Pour autant, craignant les effets d'un autre despotisme, la visée est la même face à l'arbitraire. Malgré les différences de situations, elle sait pertinemment que « les caractères généraux sont toujours pareils »²⁵⁶. Sous l'effet brut, violent et irrationnel des passions, « cette force impulsive qui entraîne l'homme indépendamment de sa volonté »²⁵⁷ l'aliène. La baronne de Staël nous éclaire : « Il n'y a que deux états pour l'homme, ou il est certain d'être le maître au-dedans de lui, et alors il n'a point de passions ; ou il règne en lui-même une puissance plus forte que lui, et alors il dépend entièrement d'elle »²⁵⁸.

La question est autant individuelle que collective, le cycle des passions ouvrant « une séquence non seulement politique, mais psychique »²⁵⁹. Elle est le révélateur d'une crise qui, selon Stéphanie Genand,

[...] Ne condamne pas seulement le moi à l'aphasie ; elle paralyse aussi la démarche anthropologique [...]. Au « je suis » succède le « qui suis-je », voire le « qui être ». Cette inquiétude n'engage pas les seuls contours du moi [...]. Découvrir l'innommable dont l'homme est capable fait vaciller. [...] Ni Robespierre ni plus tard Bonaparte ne se comprennent. Ils n'en appartiennent pas moins au cycle de l'humanité, dont ils ouvrent une page inintelligible, mais qu'il importe aux survivants, sinon d'expliquer, du moins de penser²⁶⁰.

²⁵⁵ Germaine DE STAËL, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, op. cit., p. 80.

²⁵⁶ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 76.

²⁵⁷ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 10.

²⁵⁸ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 23.

²⁵⁹ Stéphanie GENAND, « Passions-Pulsions. L'histoire à l'école de l'irrationnel dans l'oeuvre de Germaine de Staël (1789-1816) », op. cit., p. 3.

²⁶⁰ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, op. cit., p. 16-17.

Germaine de Staël ne nie pas le mal et l'analyse à l'aune des ressorts humains qu'elle soumet alors à un examen complet. Elle passe également au crible les passions collectives facilitées par « des hommes inertes »²⁶¹ ou favorisées par « une multitude d'ambitieux ou même d'effrayés »²⁶², voire véhiculées par « l'esprit de parti qui excite dans les hommes de certaines passions communes qui les réunissent en masse »²⁶³ ou « le fanatisme, passion exclusive dont une opinion est l'objet »²⁶⁴. Ainsi, pour Madame de Staël, « on doit considérer à présent ces grandes questions qui vont décider de la destinée politique de l'homme, dans leur nature même, et non sous le rapport seul des malheurs qui les ont accompagnées »²⁶⁵.

Cette prise de conscience est le signe, selon Stéphanie Genand, de la singularité de l'anthropologie staélienne qui « relie la psychologie du sujet à celle de la communauté politique », sachant que « la vie publique » (« une collection d'hommes », pour reprendre une expression récurrente sous sa plume²⁶⁶) répond aux « mêmes lois que l'âme particulière »²⁶⁷. Pour Germaine de Staël, les passions irriguent le système, celui des « masses » qu'elle préfigurera dans des *Considérations sur la Révolution*²⁶⁸. Elle décrit le phénomène et en mesure la portée : « Le peuple en insurrection est inaccessible d'ordinaire au raisonnement, et

²⁶¹ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 12 : « On voit aisément que toutes les combinaisons sociales les plus despotiques, conviendraient également à des hommes inertes qui seraient contents de rester à la place que le sort leur aurait fixée ».

²⁶² Germaine DE STAËL, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, op. cit., p. 247.

²⁶³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. VIII, op. cit., p. 286.

²⁶⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. XI, op. cit., p. 306.

²⁶⁵ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 10.

²⁶⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, op. cit., p. 189.

²⁶⁷ Stéphanie GENAND, « Passions-Pulsions. L'histoire à l'école de l'irrationnel dans l'oeuvre de Germaine de Staël (1789-1816) », op. cit., p. 6.

²⁶⁸ Germaine DE STAËL, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, op. cit., p. 680 : « les masses sont tout aujourd'hui, les individus peu de chose ».

l'on n'agit sur lui que par des sensations aussi rapides que les coups de l'électricité, et qui se communiquent de même »²⁶⁹. Elle ajoute, se référant à Bonaparte :

En réduisant tout au calcul, Bonaparte en savait pourtant assez sur ce qu'il y a d'involontaire dans la nature des hommes, pour sentir la nécessité d'agir sur l'imagination, et sa double adresse consistait dans l'art d'éblouir les masses et de corrompre les individus²⁷⁰.

On sait alors à quel point, écrit-elle, « le mélange de l'inertie (des hommes) et de celui de l'action (du tyran) produit une double immoralité »²⁷¹. Cette « autopsie de la dimension pulsionnelle de la politique », « cette théorisation du pouvoir des masses »²⁷², dignes d'une visionnaire, s'accompagnent d'observations des visages et des comportements humains. Madame de Staël illustre :

Les violents exercices du corps, l'attaque impétueuse qui n'exige aucune retenue, donnent une sensation physique très vive et très enivrante : il en est de même au moral de cet emportement de la pensée qui, délivrée de tous ses liens, voulant seulement aller en avant, s'élance sans réflexion aux opinions les plus extrêmes²⁷³.

Dans la même veine, elle pointe chez Robespierre « des mouvements convulsifs dans les mains, dans la tête »²⁷⁴. Elle complète en généralisant :

De certains signes, de certains tics qu'on a examinés dans lui, lui sont communs avec tous les hommes de ce temps-là, ce tressaillement dans les nerfs, ces convulsions dans les mains [...], tous ces détails curieux qui montrent

²⁶⁹ Germaine DE STAËL, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, op. cit., p. 441.

²⁷⁰ Germaine DE STAËL, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, op. cit., p. 569

²⁷¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, op. cit., p. 193.

²⁷² Stéphanie GENAND, « Passions-Pulsions. L'histoire à l'école de l'irrationnel dans l'oeuvre de Germaine de Staël (1789-1816) », op. cit., p. 8.

²⁷³ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 76.

²⁷⁴ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 82.

le passage de la nature humaine à celle des bêtes féroces, sont absolument pareils dans la plupart des hommes, cités pour leur cruauté²⁷⁵.

§ 2. – *Le mal assumé*

Au-delà, *De l'Allemagne* ravive la perception du mal en mettant en scène les personnages, « réels et fantastiques », du *Faust*. On y voit le démon Méphistophélès « [déjouant] l'esprit lui-même [...] surtout quand il nous donne de la confiance en nos propres forces [...] ; sa figure est méchante, basse et fausse [...], il a besoin de tromper pour séduire : et ce qu'il entend par séduire, c'est servir les passions [...] »²⁷⁶. De la puissance du mal, émerge un monde « d'une tout autre nature », qui n'est pas seulement le « monde moral » anéanti mais « l'enfer » mis en place. Faust y apparaît en parfaite marionnette, proie facile, décrit de la manière suivante :

Faust rassemble dans son caractère toutes les faiblesses de l'humanité : désir de savoir et fatigue du travail ; besoin du succès, satiété du plaisir. C'est un parfait modèle de l'être changeant et mobile. [...] Faust a plus d'ambition que de force ; et cette agitation intérieure le révolte contre la nature, et le fait recourir à tous les sortilèges pour échapper aux conditions dures, mais nécessaires, imposées à l'homme mortel²⁷⁷.

Madame de Staël caractérise là l'attrait du mal en l'homme, guidé par les passions qui l'emprisonnent et l'aliènent irrémédiablement. Faust en est le prototype. A partir de la fiction, qui néanmoins « fait réfléchir sur tout, et, [...] sur quelque chose de plus que tout »²⁷⁸, *De l'Allemagne* s'attache aux passions du despote comme une idée mère. Charles Quint y est dépeint comme un « homme gigantesque ne recèl[ant] point de cœur dans sa terrible poitrine. La foudre de la toute-puissance est dans sa main ; [...] Il

²⁷⁵ Germaine DE STAËL, *Réflexions sur la paix intérieure*, réed. Lucien JAUME, OCS-III/1, p. 136.

²⁷⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XXIII, « Faust », *op. cit.*, p. 344.

²⁷⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XXIII, *op. cit.*, p. 345.

²⁷⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XXIII, *op. cit.*, p. 366.

ressemble au jeune aigle qui tient le globe entier dans l'une de ses griffes, et doit le dévorer pour sa nourriture »²⁷⁹. Attila également,

Objet de son culte, il croit en lui, il se regarde comme l'instrument des décrets du ciel, et cette conviction mêle un certain système d'équité à ses crimes. Il reproche à ses ennemis leurs fautes, comme s'il n'en avait pas commis plus qu'eux tous ; il est féroce, et néanmoins c'est un barbare généreux ; il est despote, et se montre pourtant fidèle à sa promesse ; enfin au milieu des richesses du monde il vit comme un soldat, et ne demande à la terre que la jouissance de la conquérir²⁸⁰.

A travers ces portraits au vitriol (de Napoléon), Madame de Staël aborde courageusement « la question du chef non plus en termes politiques - est-il coupable ? -, mais en termes anthropologiques : le tyran diffère-t-il par nature des autres hommes ou succombe-t-il à l'esprit du mal ? Ce dernier existe, Staël le précise, jusque dans l'acte de tuer »²⁸¹. « La passion du crime est le chaînon entre l'homme et les animaux »²⁸², mais l'homme criminel « sait encore quelque chose de plus que nous qui l'épouvante »²⁸³. Le mal présent dans sa forme extrême nous dit quelque chose de l'homme qu'il est impossible d'ignorer, et dans sa complexité, révèle la responsabilité humaine.

Comment alors apprendre à vivre avec l'incompréhensible ou tout au moins l'apprivoiser ? Comment assumer l'héritage néfaste des passions et le transformer en aiguillon positif pour l'homme ? Germaine de Staël trouve les remèdes qu'elle puise dans « les ressources qu'on trouve en soi »²⁸⁴.

Les passions, dit-elle, ont l'air de l'indépendance ; et dans le fait, il n'est point de joug plus asservissant. Elles luttent contre tout ce qui existe ; elles

²⁷⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XXIV, « Luther, Attila, Les fils de la Vallée, La croix sur la Baltique, le Vingt-Quatre Février, par Werner », *op. cit.*, p. 370.

²⁸⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, deuxième partie, chap. XXIV, *op. cit.*, p. 374

²⁸¹ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, *op. cit.*, p. 211.

²⁸² Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 83.

²⁸³ *Ibidem*.

²⁸⁴ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 89.

renversent la barrière de la moralité, cette barrière qui assure l'espace au lieu de le resserrer ; mais c'est pour se briser ensuite contre des obstacles toujours renaissants, et priver l'homme de sa puissance sur lui-même²⁸⁵.

La reconquérir requiert « la nécessaire purgation des passions »²⁸⁶, c'est-à-dire assumer le tragique pour assurer le triomphe que la volonté remporte sur elles.

§ 3. — *L'école du sacrifice*

Pénétrée de sa mission éducatrice, Madame de Staël prône le désintéressement absolu. Elle l'associe à l'idée du beau (séparé de l'utile) « qui doit faire naître des sentiments généreux » et « élever l'âme, et non pas l'endoctriner »²⁸⁷. Face à la puissance des passions, l'action généreuse libère de la pensée servile, accentuée par « la violence du désir » et proportionnée à « l'opinion que les autres se sont formés de l'activité de nos souhaits »²⁸⁸. Et surtout elle détourne de soi-même²⁸⁹, « on ne tient plus à soi comme à un être privilégié »²⁹⁰. L'homme désirant, vaniteux et égoïste est incrédule, léger et superficiel, il ne peut s'affranchir des passions qui l'agitent. Esclave de ses prétentions, aimant la flatterie, il se met naturellement dans la dépendance des puissants qui savent en tirer parti. De là découle chez la baronne de Staël la nécessaire aptitude au renoncement, qui consiste à « se placer au-dessus de soi pour se dominer, au-dessus des autres pour n'en rien attendre »²⁹¹. L'objectif de cette philosophie est de donner à l'homme « les moyens d'éviter les grandes douleurs »²⁹² ou tout au moins, de viser « un malheur moindre »

²⁸⁵ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 122.

²⁸⁶ Florence LOTTERIE, « Madame de Staël. La littérature comme « philosophie sensible » », op. cit., p. 22.

²⁸⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. IX, op. cit., p. 161.

²⁸⁸ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 45.

²⁸⁹ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 44 : « il n'y a point de but plus stérile que soi-même ».

²⁹⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XXI, op. cit., p. 231.

²⁹¹ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 107.

²⁹² Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 121.

par « la science du bonheur moral »²⁹³. Comme *De l'influence des passions*, *De l'Allemagne* invite l'homme à une « privation constructive »²⁹⁴, terrain fertile aux remèdes des passions. A ce titre, Germaine de Staël fait sien « l'axiome des mystiques que *la douleur est un bien* »²⁹⁵ ; celle-ci constitue un véritable levier d'arrachement aux passions par l'abstraction de soi (« distance à soi-même »), qui seule permet « une analyse exacte de ce que vaut la vie »²⁹⁶. La « subjectivation de la douleur », par opposition à la « revendication passionnelle »²⁹⁷, conduit à une liberté plus grande et surtout à une dépendance moindre. « Il y a toujours des découvertes à faire dans le pays de la douleur », écrit Madame de Staël à Claude Hochet le 16 décembre 1811. Il faut l'accepter, l'apprivoiser pour la transformer en moteur d'une existence humaine enfin libérée du poids des passions. Compte tenu de l'enjeu, il n'est donc pas anodin que *De l'Allemagne* lui dédie un chapitre entier à l'instar de l'enthousiasme, modèle de l'existence « expansive »²⁹⁸.

Sous couvert de l'affranchissement des passions, Germaine de Staël « invente une liberté originale qui substitue à l'activisme les jouissances de la privation : résister, ce n'est pas seulement combattre, c'est apprendre à ne plus désirer »²⁹⁹. Là encore, elle politise la démarche, d'autant qu'elle s'adresse aussi bien à l'individu qu'à la nation :

Car si l'homme parvenait individuellement à dompter ses passions, le système des gouvernements se simplifierait tellement qu'on pourrait alors

²⁹³ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 121.

²⁹⁴ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, op. cit., p. 308.

²⁹⁵ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. VI, op. cit., p. 273.

²⁹⁶ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 130.

²⁹⁷ Florence LOTTERIE, « Madame de Staël. La littérature comme « philosophie sensible » », op. cit., p. 27.

²⁹⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. X, « De l'enthousiasme », op. cit., p. 301.

²⁹⁹ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, op. cit., p. 302.

adopter, comme praticable, l'indépendance complète, dont l'organisation des petits Etats est susceptible³⁰⁰.

Aussi prêche-t-elle individuellement et collectivement l'équilibre, la modération et « le repos »³⁰¹, à savoir « la certitude de n'être jamais ni agité ni dominé par aucun mouvement plus fort que soi »³⁰², mais constate que « le calcul des probabilités s'applique aux passions humaines comme aux coups de dés »³⁰³. Elle préconise alors la pratique d'un « art social »³⁰⁴ visant à « étudier l'homme dans ses rapports avec lui-même », et également « les relations sociales de tous les individus entre eux »³⁰⁵. Toutefois, Madame de Staël pressent que les remèdes resteront toujours en deçà des effets de la puissance universelle des passions. Evoquant, dans *De l'Allemagne*, « ces grandes masses qu'on appelle des empires, ces grandes masses en état de nature l'une envers l'autre »³⁰⁶, « Staël rappelle que la politique, comme le psychique, obéissent à la loi du sauvage »³⁰⁷. Cette lucidité, voire ce pessimisme, reflète la difficulté de stabiliser les passions et l'impossibilité d'éradiquer le mal³⁰⁸. Là réside peut-être le ferment nécessaire de la liberté, mais si « les hommes ignorants veulent être libres ; les esprits éclairés savent seuls comment on peut l'être »³⁰⁹.

³⁰⁰ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 13.

³⁰¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. VI, « De l'Autriche », op. cit., p. 80.

³⁰² Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 11.

³⁰³ Germaine DE STAËL, *Des circonstances actuelles*, op. cit., p. 194.

³⁰⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. I, première partie, chap. VI, op. cit., p. 80.

³⁰⁵ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 12.

³⁰⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, op. cit., p. 188.

³⁰⁷ Stéphanie GENAND, « Passions-Pulsions. L'histoire à l'école de l'irrationnel dans l'oeuvre de Germaine de Staël (1789-1816) », op. cit., p. 9.

³⁰⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XIII, « De la morale fondée sur l'intérêt national », op. cit., p. 192 : « Si l'on excepte le très petit nombre de gouvernements libres, la grandeur des Etats chez les modernes et la concentration du pouvoir des monarques ont rendu pour ainsi dire la politique toute négative ».

³⁰⁹ Germaine DE STAËL, *Réflexions sur la paix intérieure*, réed. Lucien JAUME, *Oeuvres complètes*, série III, t. I, 2008, p. 137.

Face à la « double fêlure de l'intériorité et de la collectivité »³¹⁰, *De l'Allemagne* alerte sur l'indispensable regard. Stéphanie Genand apporte un éclairage :

Il faut, pour prétendre à la connaissance de l'homme, embrasser des territoires contrastés, traverser frontières et crevasses, mêler les champs du savoir – politique, morale, imagination – et accepter de ne pas tout comprendre. La difficulté, et le courage, consistent en revanche à tout voir³¹¹.

« Il faut l'avouer aussi, écrit Germaine de Staël, l'habitude de creuser dans les mystères de notre être donne du penchant pour ce qu'il y a de plus profond et quelquefois de plus obscur dans la pensée »³¹². Que reste-t-il donc à l'homme sinon « le sentiment de l'incomplet »³¹³ qui, tout en donnant le vertige, libère en revanche. Dans son malheur, école de perfectionnement, il apprend à être plus fort, plus libre. Il découvre la force motrice et stimulante de l'enthousiasme, le plaisir unique du savoir qui « a tous les caractères de la passion, excepté celui qui cause tous ses malheurs »³¹⁴ et ne l'astreint à aucune dépendance. L'unité de l'être se retrouve enfin dans la pensée ! Elle ouvre à l'infini sans exposer au vide,

Car ce qui distingue surtout cette espèce de jouissance c'est que de l'avoir éprouvée la veille vaut la certitude lendemain. Ce qui importe, c'est de donner à son esprit cette impulsion, de se commander les premiers pas [...] il répugne de lui-même à ce qui est incomplet ; il aime l'ensemble ; il tend au but, et de même qu'il s'élance vers l'avenir, il aspire à connaître un nouvel enchaînement qui s'offre en avant de ses efforts et de son espérance³¹⁵.

³¹⁰ Stéphanie GENAND, « Passions-Pulsions. L'histoire à l'école de l'irrationnel dans l'oeuvre de Germaine de Staël (1789-1816) », *op. cit.*, p. 9.

³¹¹ Stéphanie GENAND, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, *op. cit.*, p. 158.

³¹² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. IX, *op. cit.*, p. 160-161.

³¹³ Germaine DE STAËL, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 208 : « Ce que l'homme a fait de plus grand, il le doit au sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée ».

³¹⁴ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 112.

³¹⁵ Germaine DE STAËL, *De l'influence des passions*, *op. cit.*, p. 112-113.

Pour Germaine de Staël, la pensée est « une chose vraiment belle et morale, dont l'ignorance et la frivolité ne peuvent jouir »³¹⁶. Sur quoi repose cette conception « expansive »³¹⁷ de l'existence de l'homme, sinon sur l'enthousiasme ?

De l'Allemagne consacre une démarche dynamique, l'enthousiasme, qui constitue la clé de voûte de ce que Germaine de Staël nomme « l'harmonie universelle »³¹⁸. Elle en donne le sens :

C'est l'amour du beau, l'élévation de l'âme, la jouissance du dévouement, réunis dans un même sentiment qui a de la grandeur et du calme. Le sens de ce mot chez les Grecs en est la plus noble définition : l'enthousiasme signifie *Dieu en nous*³¹⁹.

Ce « signe divin »³²⁰ est seul capable d'apporter à l'homme la plénitude en lui inspirant les sentiments les plus élevés parmi lesquels le dévouement. Staël interroge : « Et qu'est-ce donc que l'être humain, quand on ne voit en lui qu'une prudence [...] »³²¹ ? « Aimer la vie », infiniment, tel est le substrat inaltérable de l'enthousiasme, perfectibilité repensée qui, « [prêtant] à la vie, ce qui est invisible », est la véritable reconquête de la liberté. Force de pensée et de sentiment agissant par « un développement progressif et régulier »³²², l'enthousiasme qui « porte à l'esprit de système », sert la vérité puisque « l'homme parvient

³¹⁶ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. XXI, *op. cit.*, p. 232.

³¹⁷ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. X, *op. cit.*, p. 301.

³¹⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. X, *op. cit.*, p. 301.

³¹⁹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. X, *op. cit.*, p. 301.

³²⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. X, *op. cit.*, p. 302.

³²¹ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. X, *op. cit.*, p. 302.

³²² Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. XI, *op. cit.*, p. 305.

à se considérer lui-même d'un point de vue universel »³²³. Et surtout, il est « de tous les sentiments celui qui donne le plus de bonheur, le seul qui en donne véritablement, le seul qui sache nous faire supporter la destinée humaine dans toutes les situations où le sort peut nous placer »³²⁴. Est-ce à dire que l'enthousiasme est le remède suprême pour vivre et penser la vie autrement que dans les passions et dans la dépendance ? Et paradoxalement, il nous aide aussi à souffrir ! L'homme s'y révèle enfin en tant qu'Homme. Le regard anthropologique de *De l'Allemagne* se referme sur la condition humaine et sa soif d'infini. On entend alors la voix de Delphine :

Je flotte dans la plus cruelle des incertitudes, entre ce que j'étais et ce que je veux devenir ; la douleur, la douleur est tout ce qu'il y a de fixe en moi : c'est elle qui me sert à me reconnaître. Mes projets varient, mes desseins se combattent ; mon malheur reste le même ; je souffre, et je change de résolution pour souffrir encore³²⁵.

³²³ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. XI, *op. cit.*, p. 305.

³²⁴ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. XII, *op. cit.*, p. 309.

³²⁵ Germaine DE STAËL, *Delphine*, *op. cit.*, p. 232.

Conclusion

Dans les derniers et plus beaux chapitres de *De l'Allemagne*³²⁶, Madame de Staël s'adresse aux esprits libres qui seuls, portés par l'enthousiasme, peuvent découvrir le sens de la vie (l'immatériel) parce qu'ils osent s'aventurer aux lisières de ce qui la dépasse. Elle annonce en ce sens l'*amor fati* de Nietzsche, ce grand « oui » à la vie qui s'illustre dans « la sagesse du savoir-souffrir »³²⁷. Toutefois, le risque de cette vision anthropologique trop dérangeante n'échappe pas à Germaine de Staël qui pourtant vogue à contre-courant mais anticipe la controverse : « A quoi bon toutes ces questions ? dira-t-on », « A quoi bon ce qui n'est pas cela ? pourrait-on répondre »³²⁸. *De l'Allemagne* est une alerte permanente sur les raisons qu'a l'homme d'échapper à la fatalité, aux évidences, au factice, aux choix faciles, et surtout aux bornes imposées par le pouvoir, la société, les passions, etc. En somme tout ce qui peut entraver sa liberté qui doit être la boussole de sa vie, mais dans l'équilibre et la modération et surtout dans le rapport à l'autre (logique inclusive). La baronne de Staël veut écrire à distance de son époque, comme si elle était déjà loin, car à ses yeux la justesse naît du détachement. Et en même temps, elle pense l'homme dans une perspective politique, sociétale, morale, esthétique, temporelle afin de dégager des modèles, des invariants mais toujours dans le respect de la différenciation. Elle pratique alors avant l'heure « l'anthropologie sociale, discipline qui, par la comparaison, la réflexion et la généralisation, permet de mettre en évidence, à l'échelle universelle, des lois et des invariants »³²⁹. Au-delà, elle souhaite esquisser une science de l'homme qui servirait dans une perspective institutionnelle « à établir entre les nations un principe de ressemblance ce qui doit triompher à la longue des autres diversités » ainsi qu'elle le formule dans *Des circonstances actuelles*, et qu'elle appréhende dans *De l'Allemagne* comme « la science du cœur humain » même si « aucune idée

³²⁶ « De l'influence de l'enthousiasme sur les lumières » est à quelques égards le résumé de tout son ouvrage.

³²⁷ Maxime FOERSTER, « Suicide et enthousiasme chez Germaine », *Romantisme*, n°173, 2016, p. 130.

³²⁸ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, troisième partie, chap. I, *op. cit.*, p. 92.

³²⁹ Françoise HÉRITIER (anthropologue) *Le Monde de l'éducation*, mai 2001.

générale [ne] s'applique complètement aux cas particuliers »³³⁰. Consciente de la singularité de l'être humain, Madame de Staël aurait pu écrire ces quelques mots :

L'étude profonde du cœur de l'homme, véritable dédale de la nature, peut seule inspirer le romancier, dont l'ouvrage doit nous faire voir l'homme, non pas seulement ce qu'il est, ou ce qu'il se montre, c'est le devoir de l'historien, mais tel qu'il peut être, tel que doivent le rendre les modifications du vice (le mal), et toutes les secousses des passions³³¹.

Surprenantes et lucides, ces quelques lignes sont de Sade.

³³⁰ Germaine DE STAËL, *De l'Allemagne*, t. II, quatrième partie, chap. VI, *op. cit.*, p. 276.

³³¹ Marquis DE SADE, *Idée sur les romans* (1800), *Les crimes de l'amour*, *op. cit.*, p. 38-39.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

Œuvres de G. de Staël

STAËL, Germaine de, *De l'Allemagne* (1814), t. I, Paris, Flammarion, 2019.

- *De l'Allemagne* (1814), t. II, Paris, Flammarion, 2019.
- *Œuvres de jeunesse*, éd. Simone Balayé et John Isbell, Paris, Desjonquères, 1997.
- *Réflexions sur la paix intérieure* (1795, posthume), réed. Lucien JAUME, *Œuvres complètes*, série III, t. I, 2008.
- *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, éd. Laurent Theis, *Madame de Staël, La passion de la liberté*, Paris, Robert Laffont, 2017.
- *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*, éd. John Vienot, Paris, Fischbacher, 1906.
- *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* [2^e édition], éd. Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, Flammarion, 1991.
- *Delphine*, éd. Aurélie Foglia, Paris, Gallimard, 2017.
- *Corinne ou l'Italie*, éd. Simone BALAYÉ, Paris, Flammarion, 2018.
- *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, éd. Laurent Theis, *Madame de Staël, La passion de la liberté*, Paris, Robert Laffont, 2017.
- *Dix années d'exil*, éd. Laurent Theis, *Madame de Staël, La passion de la liberté*, Paris, Robert Laffont, 2017.

Autres œuvres

CONSTANT, Benjamin, *Cécile*, éd. Marcel Arland, Paris, Folio Classique, 2016.

FRANCILLON, Roger, éd. *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Editions Zoé, 2015, p. 307.

LAS CASES, Comte de, *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, éd. Gérard Walter, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1956, p. 204.

NECKER DE SAUSSURE, Albertine, *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*, Paris, Treuttel et Würtz, 1821.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, réed. J. Bry Aîné, *Oeuvres complètes de J.-J. Rousseau*, t. VI, , 1856-1857, p. 245.

SADE, Marquis de, *Idée sur les romans* (1800), *Les crimes de l'amour*, réed. Michel Delon, Gallimard, Paris, 1987.

SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes*, éd. Gérard Antoine, Folio Classique, 2012.

Commentaires

BALAYE, Simone, *Lumières et liberté*, Paris, Klincksieck, 1979.

- « Comment peut-on être Madame de Staël ? Une femme dans l'institution littéraire », *Romantisme*, n°77, 1992.

BONNET, Jean-Claude, *Le musée staëlien*, *Littérature*, n°42, 1981, p. 4-19.

CASTILLO, Monique, *Introduction à l'anthropologie kantienne*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996, p. 4.

DUBOIS, Jacques, « Madame de Staël et l'institution littéraire », *Le Groupe de Coppet et le monde moderne : Conceptions – Images – Débats*, Liège, Presses universitaires de Liège, 1998.

FOERSTER, Maxime, « Suicide et enthousiasme chez Germaine », *Romantisme*, n°173, 2016, p. 125-137.

GENAND, Stéphanie, *La chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, Genève, DROZ, 2017.

- « Passions-Pulsions. L'histoire à l'école de l'irrationnel dans l'œuvre de Germaine de Staël (1789-1816) », actes du colloques « Les inventions de l'inconscient au XIX^e siècle », Publications du Centre Seebacher, Université Paris Diderot, 2018.
- « Inquiétants dépaysements : les voyages mélancoliques de Germaine de Staël », *Viatica*, n°3, 2020.

HEINE, Henri (Heinrich), *De l'Allemagne*, éd. Pierre Grappin, Tel, Gallimard, 1998.

LOTTERIE, Florence, « Madame de Staël. La littérature comme « philosophie sensible » », *Romantisme*, vol. 124, n°2, 2004.

RAYNAUD, Philippe, « Liberté, civilité, politesse : la géographie des Lumières selon Madame de Staël », *Annuaire de l'Institut Michel Villey*, vol. 3, 2011.

WINOCK, Michel, *Madame de Staël*, Paris, Pluriel, 2017.

ZEMEK, Théodora, « Madame de Staël et l'esprit national », *Dix-huitième Siècle. Au tournant des Lumières : 1780-1820*, 1982, p. 89-101.